



HAL
open science

L'église de Monferran-Savès (Gers) : une commande de Jourdain IV de Lisle ?

Christophe Balagna

► To cite this version:

Christophe Balagna. L'église de Monferran-Savès (Gers) : une commande de Jourdain IV de Lisle ?. Un territoire aux richesses constamment renouvelées : dernières contributions de l'archéologie et de l'histoire de l'art au patrimoine gersois, Actes des 11e et 12e journées de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art (Mauvezin 2022 et Sainte-Christie d'Armagnac 2023), p. 115-143, 2024, 979-10-93438-20-7. hal-04851904

HAL Id: hal-04851904

<https://hal.science/hal-04851904v1>

Submitted on 20 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'église de Monferran-Savès (Gers) : une commande de Jourdain IV de Lisle ?

par Christophe BALAGNA
UR CERES
Institut catholique de Toulouse

Avec son clocher-porche néo-gothique, ses murs extérieurs presque totalement enduits et la fenêtre centrale de son chœur à pans coupés percée vers 1860 seulement, l'église Saint-Louis de Monferran-Savès ne paraît pas conserver beaucoup d'éléments de l'époque médiévale. Il s'agit pourtant d'un édifice exceptionnel dont le décor sculpté intérieur est d'une remarquable qualité pour l'église paroissiale d'un petit village situé entre l'Isle-Jourdain¹ et Gimont. L'étude du monument, replacée dans son contexte historique et artistique, permet désormais d'y voir plus clair quant à la date de sa construction et quant aux raisons qui ont présidé à la réalisation d'un ensemble sculpté aussi rare qu'original.

Monferran-Savès, au cœur des ambitions territoriales des seigneurs de Lisle

Le village de Monferran-Savès se trouve dans l'arrondissement d'Auch, dans le canton de l'Isle-Jourdain, à une dizaine de kilomètres seulement du chef-lieu et à l'ouest de ce dernier². La partie la plus ancienne de la modeste agglomération est sise sur un éperon rocheux qui domine le relief vallonné et les nombreux ruisseaux qui forment l'environnement géographique de l'actuelle commune. L'intérêt stratégique naturel du site³, la proximité de la voie romaine Toulouse-Auch, la densité des vestiges antiques découverts sur place et à proximité⁴ attestent une occupation humaine ancienne et riche qui a dû se perpétuer tout au long de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge⁵, jusqu'au XIII^e siècle qui constitue véritablement l'acte de naissance du village médiéval qui, malgré de nombreuses transformations, se présente encore sous nos yeux⁶.

Tous les auteurs qui se sont penchés sur les origines de Monferran-Savès s'accordent en effet à faire remonter l'apparition du village au début du XIII^e siècle⁷. En effet, un *castrum* aurait été fondé par

¹ Pour des raisons de commodités, on écrira l'Isle-Jourdain (pour la commune) et Lisle (pour les seigneurs).

² Jean-Pierre CANTET, « Monferran-Savès », dans *Les communes du département du Gers* (sous la direction de Georges COURTÈS), tome I, l'arrondissement d'Auch, 2003, p. 217-218.

³ Les spécialistes ont tous remarqué l'importance de ce terroir qui occupe une place idéale entre l'Astarac, le Comminges et le territoire des seigneurs de Lisle.

⁴ J.-P. CANTET, « Monferran-Savès », dans *Les communes du département du Gers, ouvr. cit.*, p. 217. Voir également Jacques LAPART et Catherine PETIT, *Carte archéologique de la Gaule. Le Gers 32*, Paris, 1993, p. 185. Des opérations archéologiques très récentes ont permis de découvrir, entre autres, un sanctuaire gallo-romain et une occupation funéraire sur le territoire de la commune. Les résultats de ces fouilles seront publiés dans les Actes de la 13^e journée-rencontre sur l'Archéologie gersoise et l'Histoire de l'Art de Monferran-Savès (2024).

⁵ Mireille MOUSNIER, *La Gascogne toulousaine aux XII^e-XIII^e siècles. Une dynamique sociale et spatiale*, Toulouse, 1997, p. 34-55.

⁶ Anaïs COMET, *Villages et bourgs de la Gascogne gersoise à la fin du Moyen Âge (1250-1550). Transformations morphologiques et architecturales*, thèse de doctorat NR d'histoire médiévale, Université de Toulouse-Jean Jaurès, 4 vol., 2017. Voir également le travail réalisé par A. Comet sur le portail de l'Inventaire de la région Occitanie :

<https://inventaire.patrimoines.laregion.fr/dossier/IA32100591>

⁷ Benoît CURSENTE, *Les castelnaux de la Gascogne médiévale*, Bordeaux, 1980, p. 73 et M. MOUSNIER, *La Gascogne toulousaine aux XII^e-XIII^e siècles...*, *ouvr. cit.*, p. 260, qui considère que la fondation du *castrum* a eu lieu entre 1210 et 1215. L'abbé Armand Lamothe (1870-1950), né à Monferran-Savès, a rédigé une *Histoire de Monferran* qui fut publiée dans le bulletin paroissial de 1930 à 1938 sans être achevée. Ses notes manuscrites sont conservées aux Archives diocésaines. En 2017, le CEREM (Centre d'Étude, de Recherche et d'Édition du Marestaing) a publié l'*Histoire de Monferran* par l'abbé Lamothe en un seul volume à partir des notes et du texte paru dans le bulletin paroissial avec une mise à jour. À parcourir avec circonspection...

Bernard de Marestaing⁸ sur des terres appartenant au chapitre de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse, ce que confirme un acte de 1215 dans lequel est évoqué le partage des droits entre les deux seigneurs, Bernard de Marestaing et le chapitre⁹. Cette année-là, le prévôt de la cathédrale signale que le *castrum* a été édifié sur une terre appartenant aux religieux de Saint-Clément, une communauté bénédictine dont les bâtiments ont tous disparu au XVII^e siècle et qui se trouvaient dans la vallée, au sud du village, autour de l'actuel cimetière¹⁰. Ces religieux dépendaient de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse.

Pour B. Cursente, la fondation du village castral est donc le résultat d'un paréage entre les religieux de Saint-Clément et le seigneur de Marestaing, à la manière de l'accord qui va devenir caractéristique de la fondation des bastides entre le milieu du XIII^e siècle et le milieu du XIV^e siècle¹¹. Cet événement est peut-être à l'origine des relations particulières qui vont exister entre le village de Monferran et le chapitre cathédral de Toulouse et dont l'église est le témoignage le plus représentatif.

L'agglomération se développe rapidement puisque vers 1233, environ 50 chefs de famille sont recensés¹². Pour B. Cursente, l'agglomération possède un plan déjà complexe, en relation étroite avec le château des seigneurs de Marestaing qui se trouvait au nord du village¹³ (Fig. 1). Pour l'auteur, « par rapport à la masse des autres bourgs fortifiés, Monferran apparaît comme une fondation d'une ampleur exceptionnelle ». En effet, le bourg castral adopte la forme d'un vaste rectangle d'environ 220 m de long sur 70 m de large et dont la superficie est d'environ 1,5 ha. Les rues principales sont sur l'axe le plus grand, est-ouest, et sont recoupées par des rues transversales, plus courtes. Comme dans certains castelnaux importants, tels Estang, Manciet, Panjas ou Terraube, le village-rue à axe unique s'est transformé en une agglomération dans laquelle la directrice du plan est donnée par plusieurs rues parallèles reliées par des traverses orthogonales¹⁴ (Fig. 2).

À Monferran, l'église occupe une position assez traditionnelle, intra-muros, constituant un pôle essentiel de la vie de la communauté villageoise. Il semble bien que le seigneur de Marestaing ait tenu à doter son bourg fortifié d'une église particulière. Pour B. Cursente, « le seul examen du plan suffit à déceler une construction simultanée de l'église et de l'agglomération¹⁵ ». On remarque

⁸ Au XIII^e siècle, les seigneurs de Marestaing sont les maîtres du Cogotois, un petit pays dont le territoire de Monferran fait partie. Sur cette vicomté, P. LAPLAGNE-BARRIS, « Le pays de Cogotois », dans *Revue de Gascogne*, 1881, p. 124-127 ; C. BARRIÈRE-FLAVY, « La seigneurie et les seigneurs de Clermont-Cogotois », dans *Bulletin de la Société Archéologique du Gers* (désormais B.S.A.G.), 1921, p. 85-103 ; 1922, p. 66-82 et 182-199. On lira aussi, avec précaution, *Monferran-Savès*, publication du CEREM, 1999 ; *Histoire du Cogotois, partie de la région du Savès correspondant à la seigneurie de Marestaing*, publication du CEREM, 2002. On consultera surtout Guillaume TERRASSON, *Les Templiers face à l'aristocratie laïque dans la vallée de la Save (XII^e-XIII^e siècle). Les commanderies de Marestaing et Larmont*, mémoire de Master 2, Université de Toulouse 2-Jean Jaurès, 2023. Je remercie l'auteur de m'avoir permis de lire son excellent mémoire. Pour B. CURSENTE, *Les castelnaux de la Gascogne médiévale, ouvr. cit.*, p. 49, les Marestaing sont à la tête d'une véritable entité territoriale structurée par un dense réseau de châteaux dont celui de Monferran a pu être, pour l'auteur, la pièce maîtresse. Ce n'est pas ce que pense M. Mousnier.

⁹ B. CURSENTE, *Les castelnaux de la Gascogne médiévale, ouvr. cit.*, p. 73 notamment et M. MOUSNIER, *La Gascogne toulousaine aux XII^e-XIII^e siècles...*, *ouvr. cit.*, p. 260. L'acte daté de 1215 se trouve dans la Saume de l'Isle, Archives départementales de Tarn-et-Garonne (désormais ADTetG), série A. 297, f^o 70v.

¹⁰ En 2017, des travaux réalisés au cimetière ont mis au jour des bases de constructions, des blocs taillés, un élément sculpté, des briques calcinées et de nombreux ossements. Voir Abbé A. LAMOTHE, *Histoire de Monferran, ouvr. cit.*, p. 4.

¹¹ Pour M. MOUSNIER, *La Gascogne toulousaine aux XII^e-XIII^e siècles...*, *ouvr. cit.*, p. 260, les chanoines ont été mis devant le fait accompli lorsqu'ils ont constaté l'installation du *castrum* sur leurs terres, « les seigneurs jouant la situation de fait et non de droit ».

¹² B. CURSENTE, *Les castelnaux de la Gascogne médiévale, ouvr. cit.*, p. 73 et p. 103. Un document concernant les droits seigneuriaux et les coutumes de Monferran, concédés par Bernard de Marestaing, fut rédigé vers 1233. Voir Edmond CABIÉ, « Transaction sur les droits seigneuriaux et coutumes de Monferran-Savès (Gers), 1233 ou environ », dans *Revue de Gascogne*, 1882, p. 185-189. La Saume de l'Isle, ADTetG, série A. 297, f^o 64 conserve la copie du serment de fidélité prêté par Bernard de Marestaing, les nobles et les habitants du lieu de Monferran à Pierre, prévôt de Toulouse, en 1234. Cette transaction semble avoir apaisé les tensions entre les seigneurs de Marestaing, de Lisle et le chapitre de Saint-Étienne. Quant aux coutumes définitives de Monferran, elles semblent avoir été rédigées en 1263, voir Jean-Justin MONLEZUN, *Histoire de la Gascogne*, Auch, 1849, t. 6, p. 221-226. Dans chacun des deux documents, il est fait mention du *castrum* de Monferran.

¹³ B. CURSENTE, *Les castelnaux de la Gascogne médiévale, ouvr. cit.*, p. 73 et p. 184. B. Cursente parle, dans ce cas de figure, de juxtaposition latérale.

¹⁴ *Idem*, p. 163.

¹⁵ *Idem*, p. 100.

d'ailleurs qu'à Monferran, comme dans d'autres castelnaux, l'église se trouve près de la porte fortifiée orientale, toujours conservée bien qu'elle semble avoir été très transformée à l'époque moderne¹⁶ (Fig. 3).

Très tôt, dès sa fondation, le village de Monferran est au cœur d'un écheveau politique compliqué dont les acteurs principaux sont les seigneurs de Marestaing, les chanoines de la cathédrale Saint-Étienne et les seigneurs de Lisle¹⁷. En effet, dès 1256, les Marestaing vont donner leurs droits sur Monferran à Jourdain IV de Lisle¹⁸ dont le frère, Bernard III, mort vers 1240, avait épousé Anglesia de Marestaing, la fille de Bernard¹⁹. C'est ainsi que le castelneau de Monferran passa aux mains des seigneurs de Lisle²⁰. Il s'agit probablement de la conséquence de l'union d'Anglesia de Marestaing et de Bernard III mais surtout de la prise de possession du lieu de Monferran en 1250 par Jourdain IV auquel les chevaliers de Monferran prêtent un serment de fidélité²¹. Cette prise de possession « complète et effective²² » de Monferran et des autres lieux concernés par le conflit avec les Marestaing par Jourdain IV est patente en 1271.

Plus ou moins directement, la famille de Lisle annonce la proximité entre l'église de Monferran-Savès, son architecture et son décor sculpté notamment, et Toulouse. La famille des seigneurs de Lisle est, sans conteste et sur la durée, la grande maison aristocratique de la Gascogne toulousaine²³. Les historiens ont, à juste titre, mis en avant son essor, considérable, au XIII^e siècle, dont rend compte un énorme cartulaire, source exceptionnelle d'informations, la Saume de l'Isle²⁴, déjà évoquée ci-dessus. Ce recueil constitué de centaines de chartes et comportant plus de 1600 folios, conservé aux Archives départementales de Tarn-et-Garonne, est en fait une copie du XVI^e siècle du recensement du fonds d'archives familial commandé par Antoine de Bourbon qui devint comte de Lisle par son mariage avec Jeanne d'Albret en 1548²⁵. La plupart des textes qui s'y trouvent sont relatifs au XIII^e siècle et concernent le patrimoine des seigneurs de Lisle.

Si l'origine du lignage des seigneurs de Lisle n'est pas connue avec précision, nous remarquons qu'Aton Raimond, au XI^e siècle, par son mariage avec une fille du comte de Toulouse, devint un proche de l'entourage comtal²⁶. D'ailleurs, cette relation de proximité et d'alliance entre les deux familles s'est poursuivie pendant plusieurs siècles. Aton et Gervaise, fille de Guillaume Taillefer, ont eu plusieurs enfants dont Raimond de Lisle, l'aîné, et surtout Bertrand, futur saint Bertrand, évêque de Comminges (1073-1123), l'un des trois prélats issus de la famille gasconne. En effet, Aton d'Endoufielle, le 3^e frère, a eu pour rejeton Guillaume d'Endoufielle, ou d'Andozille, évêque de Lectoure puis archevêque d'Auch de 1122, environ, à 1170.

¹⁶ <https://inventaire.patrimoines.laregion.fr/dossier/IA32100592> Remarquons d'ailleurs que l'église se trouve à l'est de l'enceinte, occupant une position conforme à l'interprétation symbolique de l'orientation, très répandue au Moyen Âge, selon B. CURSENTE, *Les castelnaux de la Gascogne médiévale*, *ouvr. cit.*, p. 101.

¹⁷ Sur les relations parfois conflictuelles entre les Marestaing et les seigneurs de Lisle, G. TERRASSON, « Marestaing, première commanderie templière gersoise. Les Templiers en vallée de Save aux XII^e et XIII^e siècles », dans *B.S.A.G.*, 2023, p. 350-367. Sur les seigneurs de Lisle, sur la ville de l'Isle-Jourdain et son histoire, Roger BOURSE et Georges LABORIE, *L'Isle-Jourdain (Gers) d'hier et d'aujourd'hui*, Groupe de recherches historiques et archéologiques de L'Isle-Jourdain (Gers), L'Isle-Jourdain, 1995.

¹⁸ C. BARRIÈRE-FLAVY, « La seigneurie et les seigneurs de Clermont-Cogotois », *art. cit.*, 1921, p. 87. La Saume de l'Isle conserve l'acte de prise de possession du lieu de Monferran par noble Jourdain de Lisle en 1250, f° 39. Le 1^{er} avril 1256, Raymond, évêque de Toulouse, donne le lieu de Monferran à Jourdain de Lisle (Saume de l'Isle, f° 40v.)

¹⁹ *Idem*, p. 88. Voir également le tableau récapitulatif réalisé par G. TERRASSON, « Marestaing, première commanderie templière gersoise... », *art. cit.*, p. 360. Le même tableau généalogique, plus succinct, se voit chez M. MOUSNIER, *La Gascogne toulousaine aux XII^e-XIII^e siècles...*, *ouvr. cit.*, p. 236.

²⁰ En 1289, le *castrum* de Monferran fait partie des possessions de Jourdain V, seigneur de Lisle. La Saume de l'Isle, ADTetG, série A. 297, f° 42 et suivants, conserve plusieurs documents concernant ce transfert de possession ainsi que des sentences arbitrales, des actes d'hommage, des actes d'accord passés entre les deux parties, les seigneurs de Marestaing et ceux de Lisle.

²¹ G. TERRASSON, *Les Templiers face à l'aristocratie laïque dans la vallée de la Save (XII^e-XIII^e siècle)*, *ouvr. cit.*, p. 101-102.

²² *Idem*, p. 103.

²³ M. MOUSNIER, *La Gascogne toulousaine aux XII^e-XIII^e siècles...*, *ouvr. cit.*, p. 236-241.

²⁴ *Idem*, p. 236.

²⁵ Saume de l'Isle, ADTetG, série A. 297.

²⁶ Sur ces questions de généalogie, on lira également l'intéressant article de Roger BOURSE, « Recherches sur la Maison de L'Isle-Jourdain », dans *B.S.A.G.*, 1988, p. 396-416.

Le successeur de Raimond de Lisle, Bernard-Jourdain I^{er}, tient lui aussi son nom, comme le comte de Toulouse Alphonse-Jourdain, de son baptême dans le fleuve de Terre Sainte. Ainsi, deux traditions apparaissent, l'une religieuse et l'autre historique, à l'origine du nom de certains seigneurs de Lisle, comme Jourdain II, et de la seigneurie elle-même, l'Isle-Jourdain²⁷. Se succèdent alors Jourdain II, mort vers 1189 et Jourdain III, mort au début du XIII^e siècle, dont le fils, Bernard-Jourdain II, mort en 1228, a épousé Indie, la fille du comte de Toulouse, Raimond V. De cette union, sont nés de nombreux enfants, dont Bernard-Jourdain III, mort vers 1240, Jourdain IV, son frère et successeur²⁸, mort en 1289 et Bertrand de Lisle, évêque de Toulouse de 1270 à 1286 (Fig. 4).

C'est justement en 1255 que Bertrand de Lisle devient prévôt de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse au moment où l'alliance des seigneurs de Lisle avec l'Église de Toulouse met en minorité les Marestaing en plusieurs endroits de la Gascogne toulousaine, notamment à Monferran. L'année suivante, en sa qualité de prévôt de la cathédrale, Bertrand assiste donc à l'inféodation de Monferran faite à son frère Jourdain IV par l'évêque de Toulouse. Il est à Monferran même lorsque l'évêque met Jourdain IV en possession de son nouveau domaine en 1256²⁹.

Les Marestaing « souffrent alors d'une vraie perte de pouvoir au profit des Jourdain qui s'approprient plusieurs territoires... avec le soutien de l'Église de Toulouse³⁰ ». D'ailleurs, sous le règne de Jourdain IV (vers 1240-1289), la seigneurie familiale a cherché à s'étendre territorialement le long de la Save, jusqu'à la Garonne³¹. On remarque d'ailleurs que Bertrand de Lisle, toujours prévôt de la cathédrale, a joué le rôle d'arbitre en 1265 dans un certain nombre de litiges entre son frère Jourdain IV et Bernard de Marestaing à propos de Monferran³².

Jourdain IV était un proche de Charles d'Anjou, fils de Louis VIII et frère du comte de Toulouse Alphonse de Poitiers, qu'il accompagna en Italie du sud et en Sicile en 1266³³. Il fut même désigné vice-roi de Sicile³⁴. À son retour en France, il accompagna Philippe le Hardi dans sa lutte contre les rois catalano-aragonais et il obtint le titre de *miles* du roi de France³⁵. Son fils, Jourdain V, lui succéda (1288 ou 1289-1303 ou 1306)³⁶. En 1300, il abandonna tous ses droits sur Monferran au seigneur de Marestaing. L'étude du décor sculpté intérieur de l'église va nous permettre d'envisager que l'actuelle église de Monferran soit antérieure à cette date.

Cette proximité avec les rois de France est sans doute la conséquence de la croisade contre les Albigeois. En effet, si la Gascogne toulousaine ne paraît pas avoir été touchée par la dissidence religieuse, ses seigneurs et gens d'armes semblent avoir soutenu l'action des croisés comme l'illustre Bernard-Jourdain II, époux d'Indie, la fille de Raymond V, qui rejoint pourtant Simon de Montfort, en

²⁷ Jourdain II est peut-être à l'origine de la création du *castrum* de l'Isle-Jourdain et de la rédaction de la charte de coutumes, voir M. MOUSNIER, *La Gascogne toulousaine aux XII^e-XIII^e siècles...*, *ouvr. cit.*, p. 237.

²⁸ Un acte, rédigé en mai 1240, montre sa prise de fonction comme seigneur de Lisle, G. TERRASSON, *Les Templiers face à l'aristocratie laïque dans la vallée de la Save (XII^e-XIII^e siècle)*, *ouvr. cit.*, p. 205.

²⁹ Saume de l'Isle, ADTetG, série A. 297, f^o 40v. Voir également E. CABIÉ, « Testament et autres actes de l'évêque de Toulouse, Bertrand II de Lile, (XIII^e siècle) », dans *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, 1880, p. 221-249, plus précisément p. 224. Nous sommes sans doute en 1256 (n.s.)

³⁰ G. TERRASSON, « Marestaing, première commanderie templière gersoise... », *art. cit.*, p. 359. L'auteur rappelle, à juste titre, que l'année 1270 a marqué une étape décisive dans cette domination avec la désignation en tant qu'évêque de Bertrand de Lisle, « qui n'était pourtant pas prêtre et qui fut ordonné la veille de sa prise de fonction ». En 1270, le prévôt et les membres du chapitre de l'église Saint-Étienne approuvent le don du lieu de Monferran fait en 1255 à noble Jourdain de Lisle par Raymond, évêque de Toulouse, voir Saume de l'Isle, ADTetG, série A. 297, f^o 35. ; Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique XIII^e - XIV^e siècles*, Toulouse, 1998, p. 98, parle bien de ce conflit mais associe Montferrand à la paroisse homonyme située aujourd'hui dans le département de l'Aude, aux confins de la Haute-Garonne. Il s'agit bien de Monferran, aujourd'hui Monferran-Savès.

³¹ Cela avait commencé sous son frère, Bernard-Jourdain III, voir M. MOUSNIER, *La Gascogne toulousaine aux XII^e-XIII^e siècles...*, *ouvr. cit.*, p. 237.

³² Saume de l'Isle, ADTetG, série A. 297, f^o 43v. et 65, ainsi qu'E. CABIÉ, « Testament et autres actes de l'évêque de Toulouse, Bertrand II de Lile, (XIII^e siècle) », *art. cit.*, p. 226.

³³ R. BOURSE et G. LABORIE, *L'Isle-Jourdain (Gers) d'hier et d'aujourd'hui*, *ouvr. cit.*, p. 36-38.

³⁴ M. MOUSNIER, *La Gascogne toulousaine aux XII^e-XIII^e siècles...*, *ouvr. cit.*, p. 388.

³⁵ *Idem*. En 1271, il rendit hommage au roi de France.

³⁶ *Idem*. Il obtint une rente importante de la monarchie.

tout cas jusqu'à la mort de ce dernier en 1218³⁷. Puis, Bernard-Jourdain II revint auprès du comte de Toulouse, avant de passer à nouveau dans le camp des croisés en faisant l'hommage de ses biens au roi en 1226³⁸.

À l'échelle locale, le *castrum* ou castelneau de Monferran peut représenter l'essor de la famille de Lisle et sa volonté de conquête et d'autorité régionales. Le long conflit, tout au long du XIII^e siècle, entre les Marestaing et les Jourdain de Lisle, se conclut par la prise de la moitié du *castrum* par ces derniers et par la prestation de l'hommage des Marestaing reconnaissant la suzeraineté des seigneurs de Lisle³⁹. Les acteurs de cette ascension politique et territoriale sont bien Bernard Jourdain II, Bernard Jourdain III et Jourdain IV, ce dernier apparaissant comme un rassembleur, aux yeux de M. Mousnier⁴⁰ (Fig. 5). C'est lui qui, véritablement, jette les bases de la constitution du comté de L'Isle-Jourdain au milieu du XIV^e siècle, éclatante conclusion d'une puissance montante régionale.

Qu'en est-il de la présence du roi de France depuis la mort de Raymond VII ? Les historiens ont montré qu'Alphonse de Poitiers a affirmé sa domination par un encadrement politique et une implantation géographique particulièrement étroits, qu'illustrent par exemple son organisation dynamique de peuplement par la fondation de bastides en paréage avec les cisterciens, le développement de son autorité tous azimuts, la consolidation de son administration qui font du comte de Toulouse le représentant d'une monarchie toute-puissante. Pour M. Mousnier, « le passage du comté en 1271 aux mains du Capétien se fait sans heurt, et peut-être même dans l'enthousiasme⁴¹ ». Pour elle, la présence française est très forte entre 1285 et 1320⁴².

L'église de Monferran-Savès, un édifice énigmatique transformé au XIX^e siècle

Si la commune fait aujourd'hui partie du département du Gers, la paroisse de Monferran-Savès se trouvait au Moyen Âge dans le diocèse de Toulouse en tout cas jusqu'en 1317 puisqu'à cette date, elle a été rattachée à l'évêché de Lombez, nouvellement créé⁴³. De même, au plan historique, le *castrum* était dans le comté de Toulouse, à l'ouest de celui-ci, dans ce territoire gascon situé entre la Save et la Gimone écartelé entre les Marestaing et les seigneurs de Lisle. Symboliquement et topographiquement, l'église regarde donc vers l'est, vers l'Isle-Jourdain et vers Toulouse, non vers la Gascogne centrale et cela a son importance.

Le monument actuel a-t-il été précédé par une première église contemporaine de la fondation du *castrum* en 1215 ? Si oui, se trouvait-elle au même emplacement ? L'église des moines, dédiée à saint Clément, a-t-elle servi de sanctuaire paroissial provisoire ? L'église paroissiale est-elle aussi dédiée à saint Clément⁴⁴ ? Rien ne permet aujourd'hui de répondre de façon définitive à ces questions même si le recensement des environs de 1233 évoque la présence sur place de nombreux habitants et donc la possible existence d'une première église.

Justement, dans la transaction sur les droits seigneuriaux et coutumes de Monferran, passée en 1233 environ, parmi les témoins de cet acte, est nommé un certain Roger, curé de Monferran⁴⁵. De

³⁷ *Idem*, p. 271. L'auteur rappelle que la mère du seigneur de Lisle était Esclarmonde de Foix qui avait embrassé l'hérésie en 1204 après la mort de son époux Jourdain III.

³⁸ *Idem*, p. 272. Bernard de Marestaing rendit aussi hommage au roi.

³⁹ *Idem*, p. 394.

⁴⁰ *Idem*, p. 395. En 1289, le *castrum* de Monferran fait partie des agglomérations les plus importantes des possessions des seigneurs de Lisle. Pourtant, en 1300, Monferran revient aux Marestaing...

⁴¹ *Idem*, p. 399. Pour l'auteur, l'essor de la Gascogne toulousaine est à mettre au profit de la royauté, par l'intermédiaire de Toulouse, centre de pouvoir, agent économique et financier.

⁴² *Idem*, p. 401.

⁴³ Si les paroisses de l'Isle-Jourdain, Lias, Pujaudran et Ségoufielle restèrent dans le diocèse de Toulouse, les autres paroissiales situées à l'ouest de l'Isle-Jourdain firent partie du nouveau territoire ecclésiastique.

⁴⁴ Dans le testament de Bernard de Marestaing, rédigé en 1293, il est question de *l'ecclēsia beati Clementis*. Se peut-il que l'église paroissiale soit aussi dédiée à saint Clément ? Nous verrons en fin d'étude que cette hypothèse doit être envisagée. Voir G. TERRASSON, *Les Templiers face à l'aristocratie laïque dans la vallée de la Save (XII^e-XIII^e siècle)*, *ouvr. cit.*, p. 198-199.

⁴⁵ E. CABIÉ, « Transaction sur les droits seigneuriaux et coutumes de Monferran-Savès (Gers), 1233 ou environ », *art. cit.*, p. 189. C'est d'ailleurs lui qui a écrit cet acte, en tant que notaire public et juré du lieu.

même, dans l'acte de 1256 par lequel Raymond, évêque de Toulouse, met Jourdain de Lisle en possession du *castrum* de Monferran, est mentionné R. de Guirals (Roger ?), curé de Monferran⁴⁶.

Un autre indice permet peut-être d'attester ce premier monument religieux. En effet, plusieurs sources tardives, en tout cas postérieures au XVII^e siècle, mentionnent le nom de saint Audit ou saint Auzit en tant que patron de l'église⁴⁷. En 1640, un extrait du compte-rendu des marguilliers de la chapelle Notre-Dame parle de « la fête de Monseigneur Saint Audit » qui est le 25 août. Contrairement à ce que pense l'abbé Lamothe, le nom Audit ou Auzit n'est pas une altération du mot *Ludovicus* et donc de l'actuel patron de l'église, saint Louis, même si sa fête tombe aussi le 25 août⁴⁸.

Deux traditions concernent notre mystérieux saint. La première mentionne l'existence, vers 600, d'un certain *Auditus* ou *Auditius*, issu d'une famille noble et chrétienne de Toulouse et obligé de quitter la région pour fuir les persécutions ariennes. Il se retira sur les coteaux de l'Arros. Devenu Ausit, il propagea la foi chrétienne et s'installa dans un petit ermitage. Lors d'une fête païenne, il aurait été poursuivi par des adorateurs du soleil et mis à mort. Ses disciples auraient recueilli son corps et l'auraient enseveli dans sa petite chapelle⁴⁹.

La seconde nomme un certain Ausit, saint évêque d'Auch, qui aurait accompagné Sénoc⁵⁰, l'un des derniers évêques d'Éauze, au concile de Reims. Il aurait été égorgé, près de l'Arros, par une horde barbare, devant laquelle il avait fui. Il aurait existé vers 634. Ausit était fêté le 24 août⁵¹ ou le 25 août⁵². Il fit ainsi l'objet d'un pèlerinage local et on l'invoquait principalement contre la surdité. Son corps aurait été placé dans l'église de Croute, dans une crypte, située sous le maître-autel. Malheureusement, nous ne savons presque rien de ces deux prélats, mis à part ce que nous en disent dom Brugèles⁵³ et J.-J. Monlezun⁵⁴.

Au début du XIII^e siècle, il est bien entendu impossible que l'église soit dédiée à saint Louis. Pourquoi donc ne pas imaginer que le premier patron de la paroisse et de l'église ait été ce saint évêque d'Auch dont le culte est à ce moment-là attesté ailleurs, comme à Lasserrade, dans l'église de Croute ? Il s'agirait d'ailleurs d'un choix pertinent au regard de la position géographique du *castrum* de Monferran et de son église, aux confins des diocèses d'Auch et de Toulouse puisque les traditions au sujet de saint Audit ou saint Auzit font de lui, soit un jeune chrétien toulousain de noble ascendance, soit un prélat gascon⁵⁵. Il subsiste aussi une possibilité que l'église de Monferran ait été

⁴⁶ Saume de l'Isle, ADTetG, série A. 297, f° 35, acte passé le 1^{er} avril 1256.

⁴⁷ Abbé A. LAMOTHE, *Histoire de Monferran-Savès*, *ouvr. cit.*, p. 101 : « Dans tous nos vieux documents, je lis que notre église est dédiée à Saint Audit ou Saint Auzit », et, plus loin, « notre pays s'appelle encore Saint Audit ou Saint Auzit ».

⁴⁸ C'est aussi ce qu'a pensé Henri Polge lorsqu'il s'est intéressé à cet énigmatique personnage. À ce propos, Henri POLGE, « Mélange d'onomastique gersoise », dans *B.S.A.G.*, 1960, p. 183-220, plus précisément p. 216-217 où l'auteur démonte cette séduisante hypothèse.

⁴⁹ Plus tard, on construisit près de cet ermitage l'église de Croute, voir Christophe BALAGNA, « L'église romane de Croute à Lasserrade (Gers) : un édifice inachevé de Gascogne centrale autour de 1125 », dans *Archéologie du Midi Médiéval*, t. 26, 2008, p. 59-91.

⁵⁰ En ce qui concerne les évêques d'Éauze, la liste s'interrompt en 627 avec *Sidocus*, pour reprendre vers 673 avec l'évêque *Scupilio*. Pour les prélats auscitains, Auderic est évêque de 625 à 634, suivi entre 635 et 646 par Domnin. Pour certains, Auderic ou Aulderic pourrait être saint Ausit. D'ailleurs, un *Auditius archiepiscopus* est mentionné dans le catalogue des archevêques d'Auch présent dans le *Cartulaire noir de la cathédrale Sainte-Marie d'Auch*, p. 2. Quant aux Bollandistes des *Acta Sanctorum*, ils ne mentionnent pas l'existence d'un saint *Audericus*.

⁵¹ J.-J. MONLEZUN, *Histoire de la Gascogne*, Auch, 1846, t. 1, p. 225, relate que dans un ancien calendrier, on pouvait lire à la date du 24 août : « Festum Sancti Bartolomei Apostoli et Sancti Auditii episcopi et martyris ». Malheureusement, et comme souvent, Monlezun ne cite pas ses sources. À nouveau, les *Acta Sanctorum* ne disent rien d'un saint *Auditus*, ou *Auditius*, ou Ausit, fêté au 24 août.

⁵² Dom Louis-Clément de BRUGÈLES, *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*, Toulouse, 1746, p. 388-389 : « saint Ausit, *Auditius*, qui est invoqué contre la surdité, et dont on fait la Fête le 25 Août ».

⁵³ *Idem*, p. 65 : « XXXI – Auderic, autrement Audic ou Audit, assista au 1^{er} concile de Reims avec son métropolitain Senoc, l'an 625. Il vivait encore en 634 ».

⁵⁴ J.-J. MONLEZUN, *Histoire de la Gascogne*, *ouvr. cit.*, t. 1, p. 225-226 : « Senoc, métropolitain d'Éauze, assiste au concile de Reims en 630 » (sic). L'auteur donne la liste des évêques d'Auch, qu'il emprunte notamment à la *Gallia Christiana* : « Cithoire, Titoin, Dracoald, puis Auderic ou Audit qui accompagna Senoc à Reims. Ses reliques sont sous le maître-autel de Croute ».

⁵⁵ Ce vocable en direction d'un présumé « archevêque d'Auch » serait-il en lien avec Guillaume d'Endoufielle, ou d'Andozille, archevêque d'Auch de 1126 à 1170 et membre de la famille des seigneurs de L'Isle ?

dédiée à saint Clément⁵⁶. Ce n'est qu'ensuite, et pas avant 1297, date de la canonisation de Louis IX, que l'église aurait abandonné son premier patronage au profit de celui de saint Louis. J'avoue que cette hypothèse est bien fragile mais elle reste plausible, notamment au regard des liens particuliers entre les seigneurs de Lisle, notamment Jourdain IV, et les rois de France à la fin du XIII^e siècle.

Pour la plupart de ceux qui se sont intéressés à l'église Saint-Louis⁵⁷ de Monferran-Savès, son vocable, associé à son architecture et à son décor, permet de la faire remonter au début du XIV^e siècle⁵⁸, même si, bien entendu, l'église médiévale ne nous est pas parvenue dans son état primitif. C'est au XIX^e siècle que les travaux de restauration et d'agrandissement ont été principalement réalisés⁵⁹. Dans la première moitié du siècle, l'unique sacristie se trouvait au nord-est, près de la porte d'entrée du village médiéval⁶⁰ (Fig. 6). Elle y est toujours. À ce moment-là, dans la nef, deux autels, dédiés à la Vierge et à saint Clément⁶¹, étaient adossés au mur gouttereau sud. Un porche, moins large que la nef, servant de clocher, précédait l'église à l'ouest tandis qu'au sud-est, le presbytère⁶² accueillait le curé de la paroisse.

En 1840, dans l'enquête diocésaine⁶³, le curé confirme que l'église est bien dédiée à saint Louis. Il déclare que l'église est présumée dater du XIII^e siècle et il en donne les dimensions : 31,30 m de long, 8 m de large (12 m avec les chapelles nord), 10 m de haut. Il parle de six autels ou chapelles, des quatre chapelles nord dont « trois sont occupées par des autels et la dernière par les fonts baptismaux. Au midi, il y a deux autels adossés à la muraille⁶⁴ ». Enfin, il mentionne le projet de construire, au sud, quatre chapelles symétriques à celles du nord. À ce propos, un devis a été établi en 1837. Il y est question de « quatre chapelles à construire au sud et de les rendre semblables à celles du nord. Les voûtes d'arêtes de ces chapelles seront faites en charpente, non en maçonnerie. Les murs seront maçonnés en moellons de tuf et de brique crue⁶⁵ ».

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, on réalise d'importants travaux que vient conclure la construction d'un clocher-porche de style néo-gothique, projeté dès le milieu du siècle mais réalisé seulement quelques décennies plus tard⁶⁶. En effet, en 1879, le conseil de Fabrique signale que le clocher est en construction : on avait commencé de détruire l'ancien le 1^{er} mars 1878. Le 25 avril, fut posée la première pierre du nouvel édifice, terminé en 1881⁶⁷.

⁵⁶ Voir *supra*, note 44.

⁵⁷ D'après J.-M. CAZAURAN, *Le diocèse d'Auch, ou monographies de toutes les églises paroissiales du Gers*, 1865-1899, t. III, p. 593-596, plus précisément p. 593, de nombreuses reliques sont mentionnées dans l'église aux XVII^e et XVIII^e siècles, conservées dans quatre reliquaires. Dans l'un, on trouvait des reliques de huit martyrs romains, données par le cardinal Gaspard en 1683. Un autre contenait des restes de saint Louis d'Anjou, frère franciscain et évêque de Toulouse (1296-1297). Est-ce à lui que l'église est dédiée ? Un peu plus loin, p. 594, l'abbé Cazauban mentionne bien que l'église de Monferran-Savès est dédiée à saint Louis, roi de France. Ces reliquaires furent l'objet de la rédaction d'un procès-verbal de reconnaissance le 1^{er} août 1888. Enfin, lors d'une visite de l'archevêque, on rapporte que le patron de la paroisse est saint Louis mais que Notre-Dame est titulaire de l'église.

⁵⁸ *Idem*, p. 595-596 ; Abbé A. LAMOTHE, *Histoire de Monferran-Savès*, *ouvr. cit.*, p. 100 ; « Monferran Savès », dans *Eglises et chapelles du canton de L'Isle-Jourdain*, monographie publiée par l'association des Amis des Eglises Anciennes du Gers, Condom, 1992, p. 38-39.

⁵⁹ À ce propos, on consultera, aux Archives départementales (désormais AD32), le dossier archéologique de la commune (DAR 11 Monferran-Savès), l'enquête diocésaine de 1840, arrondissement de Lombez (série V 1103), f^o 1175, les séries V 269, 487, 546, 680, 684 et aux Archives diocésaines, le carton « Monferran-Savès », ainsi que *Monferran-Savès*, publication du CEREM, 1999 ; *Monferran-Savès. Conseil de Fabrique et Registre de Paroisse*, publication du CEREM, 2002. Les travaux réalisés dans l'église sont également répertoriés dans le *Diagnostic architectural de l'église Saint-Louis, commune de Monferran-Savès* réalisé par Pierre Cadot, Architecte du patrimoine, en août 2022. Je remercie d'ailleurs vivement M. Cadot de m'avoir permis de consulter et d'utiliser ce document.

⁶⁰ Le plan de l'église ne correspond pas tout à fait à la réalité. La sacristie est la petite construction située à l'ouest de la parcelle 62 sur le plan cadastral de la fig. 6.

⁶¹ La titulature de cet autel serait-elle le souvenir du patron de l'église qui a précédé saint Louis ?

⁶² Il s'agit de la parcelle 59 sur le plan cadastral de la fig. 6. En 1852, le conseil de Fabrique signale que le nouveau presbytère est presque achevé. En 1855, il l'est et le curé y habite. L'ancien bâtiment, visible sur le plan cadastral, a été démoli un peu avant 1855. Il fut remplacé quelques années plus tard par d'autres constructions, voir *infra*.

⁶³ AD32, série V 1103, f^o 1175.

⁶⁴ Ce sont les autels dédiés à la Vierge et à saint Clément.

⁶⁵ AD32, série V 269.

⁶⁶ *Idem*. Au départ, il est surtout question de réparer le clocher existant. Le projet de reconstruction semble dater de 1867.

⁶⁷ *Idem*. Le procès-verbal de reconnaissance et de réception de la construction du clocher fut rédigé le 24 novembre 1881.

Le monument a surtout été transformé par l'ajout de quatre chapelles latérales au sud, en vis-à-vis de celles du nord⁶⁸. En plus de leur fonction religieuse, elles sont également prévues pour épauler l'église, servant ainsi de contreforts⁶⁹. Le plan au sol et la coupe transversale (Fig. 7), inédits, ont été réalisés en 1854, au moment de l'établissement du devis descriptif⁷⁰. Le plan montre qu'on a décidé de construire quatre chapelles et une sacristie au sud, dans une parfaite correspondance, en termes de dimensions, avec l'élévation nord de l'église. Sans modifier l'édifice, on a prévu de construire les chapelles dans le prolongement des contreforts sud de l'église (Fig. 8). À terme, aucun élément ne devait permettre de différencier les chapelles les plus récentes des plus anciennes (Fig. 9). Les travaux les concernant ont démarré en avril 1858, ce dont témoigne le rapport explicatif dans lequel il est notamment question de l'agrandissement de la sacristie par l'ajout d'un étage constitué d'un « cabinet particulier ou salle dite des congrégations⁷¹ ». Par manque de moyens, les travaux sont interrompus en 1859 mais reprennent l'année suivante. La réception des chapelles⁷² et de la sacristie a eu lieu en octobre 1863. En 1860, les travaux concernant les chapelles et la sacristie doivent être bien avancés puisque le conseil de Fabrique approuve à l'unanimité le projet, présenté par M. le curé, de restauration intérieure de l'église établi par M. Durand, peintre décorateur⁷³. Il est prévu que les travaux de peinture durent huit mois et commencent le 15 juillet⁷⁴. Dans la foulée, on décide d'ouvrir des fenêtres dans la partie supérieure des murs nord et sud pour éclairer la nef. La mise en peinture du chœur entraîna la disparition de boiseries considérées comme étant de style Renaissance dont l'enlèvement eut pour conséquence le percement de la baie axiale du chœur qui fut reprise en 1901⁷⁵.

Une église de la fin du XIII^e siècle ?

En dépit des modifications qui ont changé ses dispositions primitives, l'église paroissiale de Monferran-Savès, dédiée à saint Louis, a conservé son caractère médiéval au travers de sa nef à vaisseau unique de quatre travées, de ses quatre chapelles nord⁷⁶ et de son chœur à cinq pans coupés (Fig. 10). Il s'agit bien d'un plan d'influence toulousaine. En effet, le thème de la nef à vaisseau unique, aux travées rectangulaires voûtées d'ogives quadripartites, se voit pour la première fois dans la cathédrale Saint-Étienne reconstruite par Foulques au début du XIII^e siècle et va donner naissance à une première génération de monuments appartenant au gothique méridional, sans qu'il soit encore question de chœur polygonal et de chapelles entre les contreforts⁷⁷.

Rappelons que ce n'est pas une invention du XIII^e siècle mais plutôt le signe d'un retour à un schéma structurel visible dans la région à l'époque romane, surtout dans les petites églises, dans les sanctuaires modestes qui regroupent les fidèles à l'ouest d'un chœur souvent à fond plat. À l'époque

⁶⁸ Dans le registre du conseil de Fabrique de 1852, on annonce la construction des chapelles pour lesquelles la Fabrique donne 4000 francs. On parle alors de deux chapelles, puis de quatre, d'une nouvelle sacristie et de réparations au clocher.

⁶⁹ *Diagnostic architectural de l'église Saint-Louis, commune de Monferran-Savès* réalisé par Pierre Cadot, 2022, p. 34. Aujourd'hui encore, les doubleaux de la nef montrent des déformations qui sont la conséquence du déversement du mur sud de la nef vers l'extérieur, en partie à l'origine de la décision de construire les chapelles latérales et la sacristie méridionales.

⁷⁰ AD32, série V 269.

⁷¹ *Idem*.

⁷² Les deux premières chapelles méridionales, depuis l'est, sont dédiées à la Vierge et à saint Clément, remplaçant ainsi les deux autels antérieurs.

⁷³ *Monferran-Savès. Conseil de Fabrique et Registre de Paroisse*, publication du CEREM, 2002, p. 4. Étrangement, aucune mention de ces travaux de décoration n'apparaît aux AD32, plus particulièrement dans la série V 269.

⁷⁴ En 1862, les travaux étaient terminés.

⁷⁵ Archives diocésaines, carton Monferran-Savès. Le 6 juillet 1860, il est noté que la fenêtre centrale de l'abside a pu remplacer une ouverture antérieure, une « rosace aveuglée ». Le pan axial du chœur a donc pu être percé d'une baie médiévale.

⁷⁶ D'ouest en est : chapelle des fonts baptismaux, chapelle Saint-Probe, chapelle Saint-Joseph et chapelle Saint-Louis. Au sud, également d'ouest en est, on trouve la chapelle dite « des chaises », la chapelle du Purgatoire, la chapelle Saint-Clément et la chapelle de la Vierge.

⁷⁷ C. BALAGNA, « Contribution à l'étude de l'architecture gothique méridionale : la Gascogne centrale », dans *L'art du Sud : de la création à l'identité (XI^e-XX^e siècle)*, 126^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Toulouse, 2001, Paris, 2003, p. 85-98 ; « L'architecture gothique méridionale : art national ou nationalisme artistique ? », dans *Nationalisme et arts, Inter-Lignes*, n° 8, 2012, p. 13-29 ; « Quelques réflexions autour du chevet de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse construite par l'évêque Foulques », dans *Bulletin de Littérature Ecclésiastique*, n° 488, octobre-décembre 2021, p. 27-56.

romane, la Gascogne centrale, par exemple, atteste la vitalité de ce type de plan⁷⁸. Aux XII^e et XIII^e siècles, en Gascogne mais aussi dans la région toulousaine, les ordres hospitaliers et militaires peuvent avoir participé à l'écllosion de certaines des spécificités de cette première architecture gothique méridionale⁷⁹, voire à la diffusion de ces dernières, notamment dans le Savès⁸⁰.

Les quatre chapelles latérales, construites entre les contreforts nord de la nef, ne doivent rien à la cathédrale de Foulques, mais tout aux constructions toulousaines des Mendiants qui, dans la deuxième moitié du XIII^e siècle, concourent à définir une nouvelle étape dans l'élaboration de l'architecture gothique méridionale⁸¹. À Toulouse, les églises à nef à vaisseau unique des Dominicains et des Franciscains, au début de la deuxième moitié du siècle, ont été pourvues de chapelles entre les contreforts, d'abord autour du sanctuaire polygonal, puis de part et d'autre des murs de la nef. Progressivement, cette formule architecturale s'est répandue dans une grande partie du midi de la France, notamment en Gascogne⁸².

Enfin, concernant l'abside pentagonale, le lien avec la cathédrale Saint-Étienne doit être envisagé avec beaucoup de précaution puisque nous ne connaissons pas l'aspect du chœur construit par Foulques⁸³. Nous devons donc à nouveau nous tourner vers les églises toulousaines des Mendiants qui se dotent de chœurs polygonaux dans la deuxième moitié du XIII^e siècle. Ainsi, la proximité géographique avec Toulouse, l'attrance pour la cité comtale dans de nombreux domaines, notamment artistique, le dynamisme architectural de la ville épiscopale dans le contexte religieux, à la fois séculier et régulier, permettent d'envisager que la construction de l'église de Monferran-Savès ne soit pas trop éloignée, au plan chronologique, des monuments évoqués ci-dessus.

Cette influence toulousaine se dessine aussi dans l'élévation et dans le couverture de l'église Saint-Louis qui, au regard de ses dimensions modestes et de la faible ampleur de ses volumes, paraît proportionnée au *castrum* fondé vers 1215 (Fig. 11). La simplicité de l'élévation et l'absence de fenêtres hautes éclairant le vaisseau unique - les ouvertures actuelles n'ayant été percées que vers 1860 - entrent en résonance avec l'architecture austère, dépouillée et puissante des monuments de la première génération du gothique méridional. Seul le chœur polygonal, écrin du maître-autel, est auréolé de lumière⁸⁴, la nef baignant dans une semi-pénombre qui sied parfaitement aux objectifs de rassemblement et de recueillement, entre autres, de l'Église toulousaine au tournant du XIII^e siècle.

En dépit du décor peint du XIX^e siècle⁸⁵ et du crépi à la chaux qui recouvrent pratiquement tout l'intérieur de l'église du sol aux voûtes et des enduits extérieurs qui ne laissent apparaître que quelques pans de maçonnerie nue, l'examen de l'architecture confirme l'homogénéité de l'édifice dont la construction s'est déroulée en une seule campagne, d'est en ouest, sans repentirs ou modifications

⁷⁸ Paul MESPLÉ, « Les plans des églises romanes du Gers », dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, nouvelle série, n° 7, 1971, p. 75-130.

⁷⁹ C. BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, thèse Nouveau régime, Université de Toulouse-Le Mirail, 2000 ; « Les églises de Lau et de l'Hôpital-Sainte-Christie, prototypes de l'édifice gothique à vaisseau unique et chevet plat en Gascogne centrale », dans *Actes de la 22^e Journée des Archéologues Gersois, (Riscle 2000)*, Auch, 2001, p. 79-97 ; « L'influence des ordres hospitaliers et militaires dans l'émergence de l'architecture gothique en Gascogne et Toulousain », dans *Les ordres religieux militaires dans le Midi (XII^e-XIV^e siècles)*, 41^e Cahiers de Fanjeaux, Toulouse, 2006, p. 213-238.

⁸⁰ C. BALAGNA, « A l'aube de l'art gothique, un édifice témoin : l'église de Poucharramet (Haute-Garonne) », dans *Supplément à Archéo en Savès*, septembre 2004, p. 1-28 ; « Une date pour écrire l'histoire artistique ? L'exemple de l'église de Poucharramet (Haute-Garonne) », dans *Histoire de l'Écriture, Écriture de l'H(h)istoire*, Actes du colloque international de l'Institut catholique de Toulouse des 12-13-14 mars 2014, Presses de l'Institut catholique de Toulouse, 2016, p. 307-349.

⁸¹ Voir les études pionnières de Marcel DURLIAT, « L'architecture gothique méridionale au XIII^e siècle », dans *École antique de Nîmes*, 8-9, 1973-1974, p. 63-132 ; « Le rôle des ordres Mendiants dans la création de l'architecture gothique méridionale », dans *La naissance et l'essor du gothique méridional au XIII^e siècle*, Cahiers de Fanjeaux, t. 9, Toulouse, 1974, p. 71-85 et de Jean-Louis BIGET, « L'architecture gothique du Midi toulousain », dans *Revue du Tarn*, 1979, p. 503-544.

⁸² C. BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, *ouvr. cit.*

⁸³ À ce sujet, C. BALAGNA, « Quelques réflexions autour du chevet de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse construite par l'évêque Foulques », *art. cit.*

⁸⁴ Les deux baies latérales du chœur ont pu être agrandies à la fin du Moyen Âge, ce dont témoignent leurs remplages, bien abîmés, caractéristiques du gothique final.

⁸⁵ Les peintures qui recouvrent les sculptures médiévales, vives et colorées, contribuent à la beauté plastique qui se dégage des chapiteaux, des consoles et des clefs de voûte. Ces éléments sculptés ont-ils gardé une partie de leur décor peint médiéval ? C'est malheureusement impossible à préciser.

notables du dessein d'origine. Trois espaces bien différenciés contribuent à singulariser l'élévation intérieure tout en favorisant son unification :

- dans l'abside, la forte muralité que l'on retrouve ailleurs dans l'église est tempérée par l'absence de supports d'angle partant de fond, remplacés par des consoles sculptées qui accueillent la naissance des nervures et contribuent au relatif élancement du sanctuaire. Remarquons d'ailleurs que la partition de l'élévation en deux zones bien séparées, mur plein en bas et fenêtres au-dessus, s'oppose à celle de la nef (arc d'entrée des chapelles en bas et mur plein, à l'origine, au-dessus). L'importance hiérarchique du sanctuaire s'affiche par l'intermédiaire du décor sculpté présent sur les chapiteaux des pilastres prismatiques qui séparent l'abside de la dernière travée orientale de la nef. Rectangulaires dans leur partie inférieure, les pilastres deviennent ensuite polygonaux grâce à la modification de la mouluration : un congé légèrement concave s'élève pour former, aux deux extrémités, une griffe d'angle triangulaire qui facilite le passage aux angles abattus du pilastre dont les cinq pans coupés rappellent ceux, plus monumentaux, des murs du sanctuaire⁸⁶ (Fig. 12).

- dans la nef, tous les pilastres placés à la retombée des doubleaux présentent la même disposition, ce qui semble montrer que les supports placés à l'entrée du chœur ont pu servir de modèle et que la construction s'est faite sans interruption notable (Fig. 13). C'est aussi la même chose pour les supports d'angle occidentaux de la nef.

- les chapelles nord constituent le troisième pôle architectural de l'édifice. Bien que leurs dimensions diffèrent légèrement de l'une à l'autre, elles ont toutes été construites en même temps et dans un même souci d'unité dont témoignent plusieurs éléments : les arcs d'entrée des chapelles donnent l'impression, visuellement, d'être tous semblables et disposés à la même hauteur (Fig. 11), leur forme est toujours la même – deux rouleaux brisés, prismatiques, dont le rouleau extérieur sert d'archivolte – et ils reposent sur des supports identiques à ceux analysés ci-dessus, à l'entrée de l'abside et dans la nef⁸⁷. À l'intérieur des chapelles, comme dans le chœur, on a privilégié les consoles d'angle pour recevoir la retombée des nervures.

L'unité presque totale entre les différentes parties médiévales de l'église est renforcée par le voûtement utilisé. En effet, tandis que le chœur est surmonté d'une voûte sexpartite, la nef et les chapelles sont voûtées d'ogives quadripartites retombant, soit sur des piliers, dans la nef, soit sur des consoles, dans le chœur et dans les chapelles. Le voûtement s'appuie également sur des arcs formerets, de profil brisé, systématiquement utilisés et dont le profil est toujours le même. Les nervures, larges et épaisses, ont partout la même forme, celle d'un rectangle aux angles abattus qui en affine l'allure (Fig. 14). L'idée d'utiliser des arcs – doubleaux, nervures et formerets – dont les dimensions et le profil prolongent visuellement les supports qui les accueillent se voit dans la nef de Foulques, où les pilastres rectangulaires accueillent des doubleaux, des nervures et des formerets également rectangulaires, dans les monuments des Mendians et dans les édifices que ces derniers ont influencés. Enfin, l'adéquation parfaite entre les supports et le voûtement montre que celui-ci a été prévu dès le départ par un maître d'œuvre maîtrisant parfaitement les techniques du gothique, sans qu'aucune référence à l'architecture gothique française n'apparaisse, notamment dans le domaine de

⁸⁶ Le pilastre, ou parfois le dosseret, prismatique ou à angles abattus devient, dans le courant du XIII^e siècle, le support privilégié des monuments du gothique méridional, à Toulouse et ailleurs. C'est la même chose pour les bases polygonales aux griffes triangulaires que l'on voit, par exemple, dans les ensembles conventuels des Jacobins et des Augustins de Toulouse mais aussi dans de nombreux édifices régionaux, en Gascogne par exemple, autour de 1300, dans C. BALAGNA, « Quelques chapiteaux romans et gothiques de l'ancienne abbaye de La Case-Dieu (Gers) », dans *Actes de la 21^e Journée des Archéologues Gersois*, (Vic-Fezensac 1999), Auch, 2000, p. 100-133 ; « Le fonds lapidaire du musée des Beaux-Arts de Mirande (Gers) », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXI, 2001, p. 111-118 ; « Nouvelles découvertes de vestiges sculptés provenant de l'ancien monastère de La Case-Dieu (Gers) », dans *Actes de la 25^e Journée des Archéologues Gersois*, (La Romieu 2003), Auch, 2004, p. 78-91 ; « A la redécouverte d'un important édifice médiéval de Gascogne centrale : l'ancienne abbaye de La Case-Dieu (Gers) », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXIV, 2004, p. 63-78 ; « De nouveaux éléments lapidaires de l'ancienne abbaye de la Case-Dieu (Gers) », dans *Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 2012, p. 236-243 ; « Bases et chapiteaux inédits de l'ancienne abbaye de la Case-Dieu (Gers) », dans *Actes de la 1^{re} journée de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art de l'Isle-Jourdain* (2012), Auch, 2013, p. 34-40 ; « Deux éléments lapidaires conservés à Marciac (Gers) », dans *Actes de la 5^e journée de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art de Miélan* (2016), Auch, 2017, p. 23-26.

⁸⁷ Il s'agit de la version simplifiée des arcs d'entrée des chapelles du XIII^e siècle des églises des Jacobins et des Cordeliers de Toulouse, entre autres.

la modénature. Sur ce plan, l'église appartient tout entière au gothique méridional tel qu'il se manifeste au XIII^e siècle.

Qu'en est-il des matériaux ? À l'intérieur, la brique semble dominer puisqu'on la voit à chaque fois que le décor peint a disparu. A priori, dans les parties hautes, elle a été utilisée pour les doubleaux, les nervures, les formerets et les voûtains, à la fois dans la nef et dans les chapelles (Fig. 15). On peut donc supposer qu'elle est présente ailleurs, au niveau des murs et des arcs d'entrée des chapelles, par exemple⁸⁸. Quelles seraient donc les parties en pierre ? Sans nul doute les clefs de voûte, les consoles sculptées, les chapiteaux des pilastres du chœur et de la nef, les larges impostes placées sous les arcs d'entrée des chapelles. Il est possible aussi que la partie inférieure des pilastres, notamment depuis le sol jusqu'aux griffes d'angle, soit en pierre, le reste étant probablement en brique, même si on ne peut pas l'affirmer.

La question des matériaux est primordiale car leur utilisation permet d'en apprendre beaucoup sur les différents aspects de notre édifice. Si le choix de la brique, a priori majoritaire, peut s'expliquer par des raisons géographiques et économiques, sa large présence peut être aussi liée à la proximité de la cité épiscopale et à l'influence des monuments qui y ont été construits au XIII^e siècle. En effet, de nombreuses études consacrées aux monuments de la première et de la deuxième génération du gothique méridional ont montré l'importance plastique et symbolique de la brique, autant dans les édifices séculiers que réguliers. On peut louer sa simplicité d'utilisation, son inscription dans un paysage monumental et dans des traditions constructives anciennes, la rapidité de sa mise en œuvre mais aussi la puissance esthétique, la sensation de force et d'autorité qui émanent d'elle, liées à l'impression de dépouillement et d'austérité qui la distingue de la pierre de taille. Dans la nef de Saint-Étienne, dans les églises des Jacobins et des Cordeliers, la brique est bien majoritaire, même si la pierre est utilisée à certains endroits pour des raisons structurelles et, surtout, pour la décoration sculptée, chapiteaux et clefs notamment.

Au travers de l'analyse architecturale de l'église de Monferran-Savès, on aura noté ma volonté d'inscrire l'édifice dans le sillage des constructions religieuses toulousaines du XIII^e siècle, la cathédrale de Foulques, difficile à appréhender dans ses dispositions d'ensemble⁸⁹, et les constructions des Mendians. Pour la première fois dans cette étude, il nous faut peut-être envisager également le rôle joué par la reconstruction du chœur de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse par l'évêque Bertrand de Lisle vers 1270⁹⁰. L'indice architectural le plus probant se trouve à l'extérieur de l'église gersoise, sur les murs gouttereaux de la nef que la disparition de l'enduit laisse entrevoir à plusieurs endroits au nord (Fig. 16 et 17) et au sud (Fig. 18). On y observe que le parement extérieur est constitué d'une alternance très régulière de deux ou trois assises de brique et d'une assise de pierre de taille de petit appareil⁹¹. L'analyse archéologique des maçonneries est forcément partielle mais on remarque des disparités entre les deux murs puisqu'au nord, la partie orientale paraît privilégier la brique au profit de la pierre, ce qu'on n'arrive pas à distinguer au sud⁹².

Les parties les plus anciennes du chœur à déambulatoire et chapelles rayonnantes de la cathédrale Saint-Étienne montrent aussi la volonté d'associer la brique et la pierre, surtout à l'extérieur, comme en témoignent les contreforts des chapelles rayonnantes et, surtout, l'élévation de la chapelle d'axe dont les maçonneries situées au-dessus de la fenêtre font alterner les assises de brique et la pierre de taille⁹³ (Fig. 19). Même si le chœur de Bertrand de Lisle est « un patient chef

⁸⁸ Dans l'abside, là où l'enduit a sauté, c'est bien de la brique que l'on voit.

⁸⁹ C. BALAGNA, « Quelques réflexions autour du chevet de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse construite par l'évêque Foulques », art. cit.

⁹⁰ Daniel CAZES, Yvette CARBONELL-LAMOTHE et Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, « Recherches sur la Cathédrale Saint-Étienne de Toulouse », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. XLIII, 1979-1980 ; M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique XIII^e - XIV^e siècles*, *ouvr. cit.*

⁹¹ Pour des raisons d'unité, l'architecte des chapelles latérales sud du XIX^e siècle les a construites à peu près de la même façon.

⁹² De même, au nord, les dernières assises du mur sont en briques. Est-ce la trace d'un remaniement ultérieur ?

⁹³ Dans les parties les plus anciennes du chœur initié par Bertrand de L'Isle, seule la chapelle d'axe montre ces jeux d'appareil.

d'œuvre de la taille de la pierre⁹⁴ », la brique intervient de façon importante dans la construction des murs extérieurs du chœur. Pourquoi la chapelle d'axe est-elle la seule à montrer ces jeux d'appareil ? Est-ce une manière de la distinguer par rapport aux autres, pourtant contemporaines ? La réponse est peut-être donnée par son décor sculpté intérieur et surtout par sa clef de voûte qui représente vraisemblablement l'évêque Bertrand lui-même⁹⁵.

Un décor sculpté exceptionnel

Les liens avec le chœur de Bertrand de Lisle sont également manifestes, à certains égards, dans le domaine de la sculpture. L'analyse de cette dernière conforte d'ailleurs l'hypothèse d'une construction qui s'est déroulée d'est en ouest. À nouveau, trois pôles se dessinent, le chœur (consoles, clef et chapiteaux des pilastres d'entrée), la nef (quatre clefs sculptées) et les chapelles (consoles et clefs). En dehors de quelques nuances, consoles et chapiteaux sont, en général, conçus selon le même profil. Ainsi, sur les quatre consoles pentagonales du chœur, au-dessus d'un astragale biseauté particulièrement réduit⁹⁶, le décor se déploie sous un faux tailloir dont la mouluration aux arêtes vives associe, de bas en haut, un chanfrein en biseau ou en demi-rond et un tore aux angles aigus encadrant une gorge profonde⁹⁷. Nous retrouvons cette disposition sur les deux chapiteaux placés à l'entrée de l'abside : astragale biseauté, corbeille concave accueillant le décor, chanfrein, gorge, méplat et tore. Dans la nef, les six chapiteaux polygonaux situés sous les doubleaux et aux angles ouest de la première travée présentent un profil quasi-identique⁹⁸ mais sont totalement dépourvus de décor, de même que sous les arcs d'entrée des chapelles nord⁹⁹. Il y a donc la volonté manifeste de mettre en valeur par la sculpture l'abside et les chapelles latérales au détriment de la nef qu'on a voulu la plus dépouillée possible, sauf sur les quatre clefs de voûte qui concentrent la totalité du décor de l'espace réservé aux fidèles.

Dans l'abside, construite en premier, deux des quatre consoles et les chapiteaux de pilastres ont pu être réalisés par un sculpteur encore imprégné de tradition romane. Malgré la peinture noire brillante qui empêche de bien analyser les première et quatrième consoles, on voit bien, sur la première, côté nord, deux créatures hybrides, mi-chien et mi-serpent, affrontées, babines retroussées et montrant les dents, leurs corps entremêlés, et sur la seconde, au sud, un chien se léchant ou se mordillant la patte arrière gauche, thème que l'on rencontre d'ailleurs tout au long de l'époque médiévale¹⁰⁰ (Fig. 20).

La présence de l'animal, réel ou fantastique, se voit aussi sur les deux chapiteaux, formant frise, situés sur chacun des deux supports placés à l'entrée du sanctuaire. Au sud, trois animaux ont été disposés sur un même plan, les deux de gauche se déplaçant vers la droite, en direction d'un troisième disposé en sens inverse. Il s'agit, aux deux extrémités, d'un porc, à gauche, et à nouveau d'un chien, à droite, dont l'attitude est presque la même que sur la console voisine. Au centre, décalée sur la gauche, on a représenté un animal fantastique, au corps annelé, ailé, dont la tête pourrait être celle d'un chien ou d'un loup, aux oreilles pointues (Fig. 21). En face, côté nord, le chapiteau de

⁹⁴ Quitterie CAZES, *Le quartier canonial de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse*, Archéologie du Midi Médiéval, Supplément n° 2, Carcassonne, 1998, p. 75.

⁹⁵ On remarquera aussi que la forme et le voûtement de l'abside de Monferran-Savès, imitent, en plus simple, ceux des cinq chapelles rayonnantes du chœur de la fin du XIII^e siècle.

⁹⁶ On le voit surtout sur les deux consoles animalières, moins sur les deux autres. Est-ce l'indice de la présence de deux sculpteurs ?

⁹⁷ Le tore supérieur est toujours plus volumineux que le chanfrein biseauté inférieur et il est accompagné, au-dessous, d'un fin méplat saillant.

⁹⁸ Les chapiteaux des doubleaux diffèrent de ceux de l'entrée du chœur puisque la partie lisse concave censée accueillir le décor se prolonge jusqu'au méplat et au tore supérieurs. C'est la même chose pour les chapiteaux à trois pans des angles nord-ouest et sud-ouest.

⁹⁹ La mouluration des chapiteaux lisses des arcs d'entrée des chapelles nord reprend, en la simplifiant, celle des chapiteaux des doubleaux de la nef.

¹⁰⁰ L'attitude du chien sur la console n'est pas très éloignée de celle du loup que l'on voit dans le *Physiologus* de Châlon-sur-Saône, conservé à la BNF, ms. 14, f° 85v., daté du XII^e siècle.

pilastre est encore plus intéressant (Fig. 22). Nous retrouvons, sur les pans les plus extérieurs, côté ouest, un serpent à la tête presque humaine et dont la queue s'enroule sur elle-même et, côté est, une branche écotée qui semble être saisie par une gueule monstrueuse dont on ne voit que les dents¹⁰¹.

Dans un monde médiéval où l'homme et l'animal vivent dans une très grande proximité, plus particulièrement dans l'espace agricole et sylvestre de la Gascogne toulousaine, dans un XIII^e siècle qui se situe, artistiquement à la frontière entre le roman et le gothique, et dans un contexte iconographique encore fortement influencé par les bestiaires médiévaux¹⁰², retrouver les figures du chien, ou du loup, et du porc, mêlées à des créatures fantastiques, ne doit pas nous étonner¹⁰³. Sur le chapiteau de droite, on a peut-être représenté le porc ou la truie soumis(e) au dragon que le chien s'apprête à libérer¹⁰⁴.

D'ailleurs, la position centrale du dragon pourrait être liée au lion héraldique qui se trouve au centre du chapiteau nord, au milieu d'un blason tenu en main par deux hommes allongés, à la manière d'anges volant, habillés d'un long manteau et d'une coule qui les fait ressembler à des moines¹⁰⁵ (fig. 23). On aurait ainsi opposé le dragon, créature malfaisante et démoniaque par excellence, et le lion, animal double, mais ici représenté en tant que roi des animaux. Mais, surtout, c'est la lecture héraldique, littérale, qui importe même si le blason tenu par les hommes ne semble pas être attribué à un personnage ou à une famille en particulier, même si les seigneurs de Lisle me semblent, comme nous le verrons plus loin, être les commanditaires de la construction de l'église¹⁰⁶. Quant aux religieux, ne pourraient-ils pas représenter la communauté religieuse de Saint-Clément, en partie à l'origine de la fondation du *castrum* de Monferran au début du XIII^e siècle¹⁰⁷ ? Nous verrons d'ailleurs plus loin une autre référence à ce monastère dépendant de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse.

Les deux consoles restantes, situées de part et d'autre du pan d'axe du sanctuaire, me semblent avoir été réalisées par un autre artiste, plus talentueux, plus concerné par le naturalisme et la véracité des attitudes, plus sensible aux formes nouvelles et à une iconographie plus « moderne ». C'est d'ailleurs le sculpteur principal du chantier, celui que nous allons retrouver dans la chapelle nord la plus proche du chœur et sur les cinq clefs de voûte de la nef et du sanctuaire. Dans cette zone singulière du chœur, près de l'autel, l'artiste a représenté deux anges en buste, aux ailes déployées, et dont les visages ont été particulièrement individualisés, plus naturels que les figures encore lourdes et empruntées des deux moines au blason léonin. Sur la console de gauche (Fig. 24), le sculpteur a fait émerger des ailes éployées et traitées avec beaucoup de soin, le buste d'un ange juvénile, au cou nu, dont le visage rond est mis en valeur par une belle chevelure bouclée. Les traits du visage sont fins, notamment dans le traitement de la bouche, du nez très réaliste et des yeux grands ouverts sous lesquels les joues bien modelées participent au caractère rondouillard de cet ange encore enfant. De l'autre côté (Fig. 25), dans une composition identique, l'artiste a su renouveler l'aspect du visage en remplaçant les bouclettes par des cheveux lisses qui encadrent un visage bien dessiné dans lequel les yeux incrédules et la bouche ouverte donnent à l'angelot un caractère saisissant de vérité. Semblant veiller sur l'autel médiéval qu'ils surplombaient, accompagnant le prêtre lors de la cérémonie

¹⁰¹ Cette extrémité droite du chapiteau est en partie masquée par un tuyau de cuivre.

¹⁰² Je pense par exemple au *Physiologus*, aux livres XI et XII des *Etymologies* d'Isidore de Séville, au *Bestiaire* de Philippe de Thaon, rédigé entre 1121 et 1135.

¹⁰³ L'église Saint-Martin-et-Saint-Jean-Baptiste de Poucharramet, de la 2^e moitié du XIII^e siècle, possède un décor sculpté comparable, voir C. BALAGNA, « A l'aube de l'art gothique, un édifice témoin : l'église de Poucharramet (Haute-Garonne) », art. cit.

¹⁰⁴ Le chien est souvent au Moyen Âge associé à la fidélité, à la force de la foi. Dans un contexte économique, il est aussi le gardien des troupeaux, le compagnon indispensable de la chasse.

¹⁰⁵ Le personnage de droite prend d'ailleurs appui sur la branche écotée évoquée plus haut.

¹⁰⁶ R. BOURSE et G. LABORIE, *L'Isle-Jourdain (Gers) d'hier et d'aujourd'hui, ouvr. cit.*, p. 36, signalent que plusieurs sceaux ont été attribués aux Jourdain de Lisle, dont le lion rampant, parfois associé à la croix de Toulouse.

¹⁰⁷ Et s'il s'agissait des armoiries primitives du *castrum* de Monferran, associant la communauté bénédictine de Saint-Clément et le lion des Marestaing ? L'hypothèse est séduisante, mais fragile, notamment car le lion des Marestaing est armé. Ici, il ne l'est pas.

eucharistique, représentant l'Église céleste descendue dans le sanctuaire pendant la communion, les deux créatures angéliques sont également en lien avec la clef de voûte de l'abside.

Un accent tout particulier a été conféré à la chapelle latérale nord la plus orientale. Aujourd'hui dédiée à saint Louis, elle était au XIX^e siècle vouée à sainte Germaine de Pibrac et, auparavant, c'était la chapelle Notre-Dame de Pitié. S'il est difficile de savoir à qui la chapelle était dédiée lors de la construction de l'église, nous remarquons en revanche qu'elle est véritablement exceptionnelle, par sa proximité avec l'abside et par la qualité et l'originalité de son décor sculpté¹⁰⁸.

En effet, pour la première fois dans l'église, et peut-être aussi dans cette architecture gothique présente dans cette partie du midi de la France, on a mis en place un vrai programme iconographique constitué de la clef de voûte et des quatre consoles d'angle. La reconstruction des parties orientales de la cathédrale de Béziers, achevée au milieu du XIII^e siècle, est à l'origine de l'utilisation de consoles sculptées à la naissance des nervures¹⁰⁹. Dans la cathédrale languedocienne, les consoles sont encore relativement grossières, ornées de personnages et d'animaux disposés en guise d'atlantes, comme dans la nef de l'ancienne abbatale cistercienne de Villelongue vers le milieu du XIII^e siècle¹¹⁰.

L'idée de placer des consoles sculptées à la retombée des arcs diagonaux est venue d'Ile-de-France, avant de se propager vers le sud, dans un premier temps, par l'Ouest de la France, notamment l'Anjou¹¹¹. Puis, dans un second temps, ce sont les sculpteurs français qui, en arrivant en Languedoc dans le sillage de l'administration française, ont répandu l'idée de disposer des consoles, d'abord lisses, puis au beau décor sculpté, à la naissance des nervures¹¹². Le donjon de Najac, construit dans le troisième tiers du XIII^e siècle, montre l'utilisation de culots sculptés ornés de belles têtes humaines ou de feuillages naturalistes traités avec raffinement. En revanche, dans aucun de ces édifices, ni même à la cathédrale Saint-Étienne, n'apparaît l'idée d'associer les consoles à la clef de voûte. À Carcassonne, dans le chœur gothique de la cathédrale, les consoles sont encore décorées de têtes humaines¹¹³. En Gascogne centrale, les premières consoles placées sous les arcs se voient dans les monuments cisterciens où elles sont généralement lisses¹¹⁴. Dans le courant du XIII^e siècle, consoles et culots se multiplient mais restent le plus souvent simplement moulurés, lisses, voire peu décorés, comme à Montaut-les-Créneaux, Saint-Orens-Pouy-Petit, Simorre...¹¹⁵.

À Monferran, la clef est ornée et historiée, comme dans les chapelles les plus anciennes du chœur de la cathédrale Saint-Étienne (Fig. 26). Elle n'est pas très volumineuse mais elle recouvre ici aussi le départ des nervures qui semblent ainsi se croiser derrière elle¹¹⁶. Circulaire, elle comporte sur son pourtour extérieur une série de feuilles triangulaires qui se chevauchent, aux bords dentelés, appartenant à la flore généralisée gothique. À Saint-Étienne, plusieurs clefs sont accompagnées d'un beau décor de feuillage dont le caractère naturaliste a été souligné. À Monferran, les feuilles sont moins réussies mais elles possèdent néanmoins un aspect délicat et dynamique qui témoigne d'une vraie maîtrise.

Au centre de la composition, apparaît le Christ parousiaque, ou Christ-Juge, assis, montrant ses plaies¹¹⁷, vêtu d'un manteau qui couvre ses épaules, le dos et le bas du corps à partir de la taille.

¹⁰⁸ Le caractère inédit et riche de sens du programme sculpté de cette chapelle pose aussi la question de sa destination. Était-ce une chapelle servant de reliquaire ? Avait-elle une fonction seigneuriale ? Était-elle réservée aux commanditaires de l'édifice ?

¹⁰⁹ M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique XIII^e - XIV^e siècles*, *ouvr. cit.*, p. 45-52.

¹¹⁰ *Idem*, p. 69. C'est aussi le cas à Saint-Hilaire d'Aude, où les consoles placées à la retombée des nervures sont ornées d'atlantes, d'animaux et de feuillages.

¹¹¹ *Idem*, p. 51.

¹¹² *Idem*, p. 79-86.

¹¹³ *Idem*, p. 146, 153-156.

¹¹⁴ C. BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, *ouvr. cit.* À Flaran, par exemple, dans la sacristie ou dans la salle capitulaire, à Planselve, à Berdoues, vers 1200, dans ce qu'il reste de la galerie sud du cloître aménagée en chapelle au XIX^e siècle.

¹¹⁵ *Idem*.

¹¹⁶ M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique XIII^e - XIV^e siècles*, *ouvr. cit.*, p. 101.

¹¹⁷ Comme cela arrive parfois dans la sculpture médiévale, le coup de lance a été porté au côté gauche, non sur le flanc droit. On peut notamment le voir sur la clef de voûte du chœur de l'église Saint-Pierre d'Airvault, en Poitou, au début du XIII^e siècle.

Une broche en forme de fleur sert d'agrafe sous le cou. Le décor peint du XIX^e siècle, particulièrement réussi et suggestif, a reproduit les gouttelettes de sang s'échappant de la plaie du côté gauche du corps et des mains. Le visage du Christ, plus ovale que rond mais bien proportionné, est encadré d'une chevelure qui se déploie des deux côtés du visage en mèches épaisses et ondulées, tandis que barbe et moustache cachent le bas de la figure. La bouche fine, le nez fort mais bien dessiné, les pommettes saillantes, les grands yeux ouverts peuvent rappeler les visages des deux anges du chœur. Le soin apporté au traitement de la broche, les mèches de la barbe se terminant en petits enroulements et les plis cassés du manteau révèlent tout le soin apporté par le sculpteur à cette apparition du Sauveur. L'artiste semble très intéressé par le volume et le relief qu'il a conférés au Christ, moins par la justesse des proportions comme nous le verrons sur d'autres œuvres.

Surtout, on a décidé de sculpter sur les quatre consoles les instruments de la Passion présents notamment au XIII^e siècle, tenus en main par des anges disposés comme sur les consoles du chœur. On voit donc un ange assis, les ailes déployées, tenant la couronne d'épines représentée sous la forme de deux tresses aux extrémités pointues (Fig. 27), un ange semblant voler, tenant un écu sur lequel apparaissent les trois clous (Fig. 28), un ange, en partie caché par le retable et par une cloison, tenant semble-t-il un marteau près duquel se voit le coq du triple reniement de Pierre (Fig. 29) et, enfin, un ange en buste tenant la Croix (Fig. 30). Stylistiquement, les cheveux bouclés, le visage poupin, la bouche aux lèvres charnues, entre autres, renvoient aux consoles des anges dans le chœur. Les yeux des anges, dilatés et étirés, sont aussi ceux du Christ montrant ses plaies qui me paraît donc sortir du même ciseau.

Sommes-nous là devant la première occurrence du thème de la Parousie développé sur une clef et sur des consoles dans le midi de la France ? C'est fort possible puisque je ne vois pas d'œuvre comparable au XIII^e siècle, voire dans la première moitié du XIV^e siècle. Quelle est l'origine géographique de cette image si riche de sens ? Sans doute l'ouest de la France, le Poitou¹¹⁸ et surtout l'Anjou où plus de vingt ensembles sculptés sur ce thème ont été réalisés entre 1180 et 1270¹¹⁹. Pourtant, de prime abord, il ne semble pas y avoir de lien entre la Gascogne toulousaine et les terres angevines. Si l'on tient compte de la chronologie, le décor de la chapelle nord-est de l'église de Monferran pourrait donc avoir été réalisé, au plus tôt, dans le dernier tiers du XIII^e siècle. Remarquons d'ailleurs que contrairement aux trois-quarts des églises angevines recensées, le thème de la Parousie n'a pas été sculpté dans le chœur mais dans une chapelle latérale, ce qui est très original mais pas unique¹²⁰. Ce choix affirme donc l'importance de cette chapelle située tout près du chœur. Nous devons aussi signaler que le thème de la Parousie a été traité de manière détaillée dans des édifices prestigieux tels des cathédrales, abbatiales, priorales¹²¹. À Monferran, cela pourrait indiquer l'importance relative du monument.

Comme à Asnières¹²², d'ailleurs, la position du Christ suit l'axe nord-sud puisque ses pieds sont au nord et sa tête au sud, vers l'entrée de la chapelle, donc vers la nef et les fidèles, confrontés au flanc percé, aux mains levées, aux paumes ouvertes. L'eschatologie chrétienne présente le Christ du Retour comme un Roi et comme un Juge. Est-ce en relation avec le contexte historique et politique de la fin du XIII^e siècle dans le midi de la France ? Cela pourrait-il être interprété comme un indice pertinent quant à la date de construction du monument et quant à l'identité de ses commanditaires ? En ce qui concerne les instruments de la Passion, on a remarqué que la croix et la couronne d'épines

¹¹⁸ Yves BLOMME, *Poitou gothique*, Paris, 1993.

¹¹⁹ Piotr SKUBISZEWSKI, « Le thème de la Parousie sur les voûtes de l'architecture « Plantagenêt » », dans *Civilisation Médiévale*, 1996, p. 105-153 ; Y. BLOMME, *Anjou gothique*, Paris, 1998 ; Bénédicte FILLION-BRAGUET, « La sculpture au XIII^e siècle dans les églises d'Anjou », dans *Saint Louis et l'Anjou*, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 234-259. Les édifices de l'Anjou dans lesquels on a représenté le Christ montrant ses plaies sont (Saint-Serge d'Angers, la cathédrale d'Angers, Asnières, Benais, Bourgueil, Chevire-le-Rouge, Fougéré, Le Puy-Notre-Dame, Saint-Rémy-La-Varenne), et les anges porteurs des instruments de la **Passion** (Airvault, Bourgueil, Chevire-le-Rouge, Fougéré, Saint-Michel de Fontevraud, Le Puy-Notre-Dame).

¹²⁰ En Anjou, on a également privilégié les chapelles à Benais, Saint-Rémy-la-Varenne, Candès.

¹²¹ P. SKUBISZEWSKI, « Le thème de la Parousie sur les voûtes de l'architecture « Plantagenêt » », art. cit., p. 107.

¹²² *Idem*, p. 127.

étaient les deux instruments les plus fréquemment représentés, les clous étant, eux, moins fréquents¹²³. Il ne semble pas qu'on ait représenté le marteau associé au coq, ce qui fait de la console de Monferran, une invention originale¹²⁴.

Les trois autres chapelles nord, pourtant contemporaines de la précédente, n'ont pas fait l'objet d'une décoration sculptée aussi élaborée. Dans les 2^e et 3^e chapelles, les consoles sont simplement moulurées et lisses, reprenant la modénature générale des consoles précédentes mais sans décor dans la partie concave de la corbeille. Quant aux clefs, elles sont sculptées mais non historiées, adoptant la forme du blason, armorié dans les deux cas, sans qu'il soit possible d'associer le décor à une signification précise¹²⁵. Dans la première chapelle nord, si la clef semble lisse – elle a été peinte au XIX^e siècle – deux consoles sont sculptées, l'une représentant, au sud-ouest, une tête humaine aux traits grossier, presque monstrueuse, l'autre, au sud-est, montrant semble-t-il un religieux assis, portant à sa bouche ce qui paraît être une outre dont il ingurgite goulûment le contenu (Fig. 31). Le personnage, avec son visage joufflu et ses mains épaisses aux larges doigts, me paraît être attribuable à notre sculpteur¹²⁶.

Le reste du décor se compose de 5 clefs sculptées, au-dessus de la nef et de l'abside, dont quatre sont tout à fait exceptionnelles¹²⁷. La clef de voûte de la première travée de la nef, de forme circulaire, fait à nouveau référence à un blason et à des armes, ici parfaitement reconnaissables puisqu'il s'agit des armes de France (Fig. 32). En effet, sur un écu triangulaire, au fond lisse, ont été sculptées trois fleurs de lis, réparties deux sur une. Au-dessus du blason, se voit une couronne représentée en raccourci, décorée de perles et sommée de petits arcs demi-circulaires également ornés de fleurs de lis. Une petite perle ou boule timbre l'écoinçon entre les arcs. Il s'agit bien des armoiries des rois de France, consistant en un écu azur aux trois fleurs de lis d'or¹²⁸. Bien que cette représentation ait été appelée « de France moderne », soit remontant à l'époque de Charles VI (1380-1422), il a été prouvé que cette forme était ancienne, déjà présente sur un contre-sceau de l'époque de Louis IX (1226-1270) et durant le règne de son fils Philippe III le Hardi (1270-1285)¹²⁹. On la voit aussi dans les armoiries des branches cadettes de France, notamment sur une monnaie de Charles d'Anjou, roi de Sicile (1266-1285).

À mon avis, le choix de placer les armes de France sur la clef de voûte de la première travée de la nef n'est pas anodin, même s'il n'est pas en rapport direct avec le vocable actuel de l'église, comme on pourrait le penser. Il s'agit plutôt de montrer l'attachement du ou des commanditaires à la monarchie française, notamment à partir de 1271, date du rattachement du comté de Toulouse au domaine royal¹³⁰. D'ailleurs, il ne s'agit pas des armoiries d'Alphonse de Poitiers mais des armoiries

¹²³ Dans l'abbatiale Saint-Serge d'Angers, où la Parousie occupe une place éminente, on a remarqué que deux des consoles qui accompagnent le Christ et qui sont ornées des instruments de la Passion montrent la couronne d'épines au nord et la croix au sud. C'est la même chose dans la chapelle de Monferran-Savès. De même, les deux autres consoles les plus proches du Christ portent la Vierge couronnée, les mains jointes, et un ange tenant la couronne, ce qui « semble indiquer que, dans l'esprit de l'auteur du programme, l'idée de l'Intercession de la Vierge et celle de la royauté du Juge occupaient dans le contexte eschatologique le même rang que le thème de la Passion, voir P. SKUBISZEWSKI, « Le thème de la Parousie sur les voûtes de l'architecture « Plantagenêt » », art. cit., p. 117. Nous verrons plus loin que le thème de la médiation de Marie est aussi présent dans l'église de Monferran.

¹²⁴ *Idem*, p. 133 où l'on remarque qu'il n'y a pas de véritable schéma établi en ce qui concerne les anges et leurs instruments.

¹²⁵ La clef de la 2^e chapelle nord est ornée d'un T (tau).

¹²⁶ Au plan stylistique, ses mains sont proches des pieds du Christ parousiaque.

¹²⁷ Comme en Anjou, la faible hauteur du vaisseau offre de contempler le décor des clefs dans de bonnes conditions, même si, avant le percement des fenêtres de la nef au XIX^e siècle, la luminosité devait être plus médiocre.

¹²⁸ Max PRINET, « Les variations du nombre des fleurs de lis dans les armes de France », dans *Bulletin Monumental*, 1911, p. 469-488.

¹²⁹ *Idem*, p. 470.

¹³⁰ Cet aspect si particulier se retrouve dans l'église de Luzanet, reconstruite dans le deuxième quart du XVI^e siècle, voir C. BALAGNA, « De l'ombre à la lumière : l'église Notre-Dame de Luzanet (Montréal-du-Gers) », dans *Actes de la 3^e journée de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art d'Eauze (2014)*, Auch, 2015, p. 41-65. Dans ce modeste édifice, la multiplication des références à la monarchie française est sans doute la preuve de la fidélité des commanditaires de l'église à celle-ci.

royales puisque le blason aux lis est surmonté de la couronne des rois. Je pense qu'il s'agit donc d'un indice chronologique très pertinent qui permet d'envisager que l'église actuelle a été reconstruite après 1271, ce qui corrobore quelques-unes des hypothèses émises ci-dessus à propos de l'édification du monument.

D'ailleurs, à Saint-Étienne, dans le chœur construit par Bertrand de Lisle, la chapelle située à droite de celle d'axe est surmontée d'une remarquable clef ornée de saint Louis trônant accompagné par deux anges. Ici aussi, on a pensé que la clef constituait l'indice d'une réalisation postérieure à 1297, c'est-à-dire à la canonisation¹³¹, alors qu'il s'agit du roi mort que l'on a voulu rappeler au centre de la voûte, donc après 1270 mais avant 1297¹³². Il faut aussi mentionner le sujet latéral de la clef de voûte de la quatrième chapelle nord représentant une tête couronnée. Il s'agirait de Philippe III le Hardi, auquel Bertrand de Lisle aurait rendu hommage suite à la rédaction de la charte royale de 1279, ou charte « philippine », qui accordait à l'évêque des droits de juridiction sur un certain nombre de villages et de châteaux¹³³. La clef de Monferran-Savès serait-elle également une sorte d'hommage rendu par le ou les commanditaires au roi Philippe ?

En outre, il faut sans doute accorder de l'importance à la symbolique trinitaire des trois fleurs de lis qui sont sur l'écu puisqu'au XIII^e siècle, il n'y avait pas de nombre imposé de fleurs de lis. Bien que ce nombre de lis soit tout à fait approprié à la forme triangulaire du support et que le nombre trois figure aussi les trois feuilles de la fleur de lis, représentant alors la Foi, la Sapience et la Chevalerie¹³⁴, il est fort probable que les trois lis évoquent la Trinité, même si cela ne semble attesté qu'à partir de Charles V¹³⁵.

De même pouvons-nous aussi proposer que ces trois fleurs de lis soient en relation avec la clef suivante, placée au-dessus de la deuxième travée de la nef puisqu'elle représente la Vierge. En effet, Guillaume Durand, (v. 1230-1296), évêque de Mende, écrit dans son *Rationale Divinorum Officiorum*, publié en 1284, que « la première [bannière] aux III fleurs de liz, signifie la foy de la Trinite en l'humilite de la Vierge Marie plantee, laquelle est a la fleur de liz accomparee¹³⁶ ». Justement, cette deuxième clef représente, peut-être là aussi pour la première fois dans la sculpture gothique du midi de la France, l'Assomption de la Vierge, couronnée, portée au ciel par deux anges¹³⁷ (Fig. 33). Il s'agit d'une œuvre remarquable, rehaussée par le décor peint, tout en azur, rouge et or. Au centre de la clef circulaire dont le pourtour extérieur est entièrement masqué par une sorte de tissu chiffonné qui exprime magnifiquement les nuées célestes¹³⁸, la Vierge occupe toute la hauteur de la clef, portée par un croissant de lune, vêtue d'une tunique rouge et d'un manteau bleu qui laissent apparaître ses mains jointes placées au cœur de l'axe de symétrie qui partage en deux la figure de Marie. Son visage rond et joufflu, typique de notre sculpteur, est encadré par une belle chevelure qui ondule de part et d'autre et qui accueille une couronne de perles colorées et de lys dressés. Sur les côtés, dans une posture qui évoque leur ascension, deux anges habillés d'un long manteau, au visage caractéristique et aux mains puissantes, accompagnent l'élan de Marie vers le ciel¹³⁹.

Par certains côtés, la composition et la position des mains des anges peuvent rappeler la belle clef ornée de la figure assise de saint Louis évoquée plus haut dans le chœur de la cathédrale toulousaine. Pourtant, on ne peut pas parler d'une relation particulière avec Saint-Étienne puisqu'aucune clef, aucune sculpture gothique réalisée à l'époque de Bertrand de Lisle ne traite du

¹³¹ M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique XIII^e - XIV^e siècles*, ouvr. cit., p. 108 et note 108.

¹³² *Idem*, p. 108. L'auteure rappelle qu'à Toulouse, la dévotion portée au roi a été particulièrement précoce, voir note 112.

¹³³ *Idem*, p. 104.

¹³⁴ M. PRINET, « Les variations du nombre des fleurs de lis dans les armes de France », art. cit., p. 480.

¹³⁵ *Idem*, p. 483-484.

¹³⁶ *Idem*, p. 483 et note 1 dans laquelle l'auteur cite la traduction de l'ouvrage de G. Durand par Jean Golain.

¹³⁷ Philippe VERDIER, *Le Couronnement de la Vierge. Les origines et les premiers développements d'un thème iconographique*, Montréal-Paris, 1980.

¹³⁸ Cela pourrait se rapprocher de la mandorle dite « crépue », utilisée pour représenter les nuées, comme cela se voit, au XIII^e siècle, en Bourgogne, notamment dans la cathédrale de Sens.

¹³⁹ Il s'agit bien d'une image qui affirme la nature corporelle de l'Assomption de Marie puisque les anges la portent directement.

même sujet. Il n'y a pas non plus d'œuvres identiques en Anjou, même si dans l'ancienne abbatale Saint-Serge d'Angers, une clef de voûte montre la Vierge, les mains jointes et inclinant la tête au moment où son Fils la couronne, mais les anges en sont absents¹⁴⁰. On aura d'ailleurs remarqué l'originalité du traitement puisque l'on a fusionné l'Assomption et le Couronnement qui, chronologiquement, est postérieur à l'Assomption. Au plan iconographique, on remarque donc que Marie est déjà couronnée, ce qui nous éloigne du thème classique du Couronnement de la Vierge par son Fils. En revanche, tout semble en accord avec Apocalypse 12,1 : « Un grand signe parut dans le ciel : une femme enveloppée du soleil¹⁴¹, la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête¹⁴² ». On peut donc envisager qu'ici la femme de l'Apocalypse, c'est à la fois Marie et l'Église¹⁴³. Sa victoire céleste, matérialisée par la couronne au-dessus de sa tête, préfigure et annonce la victoire de l'Église. D'ailleurs, Marie en prière, c'est l'Église priant pour le salut de l'humanité, c'est la Vierge servant de médiatrice privilégiée entre les fidèles et le Christ¹⁴⁴. Comme pour le Christ de la Parousie de la dernière chapelle nord, Marie et les anges regardent en effet vers l'ouest, en direction des fidèles massés dans les premières travées de la nef¹⁴⁵. Nous sommes donc sans doute devant une image de caractère doctrinal.

L'intercession de Marie-Église auprès des fidèles annonce celle des saints, médiateurs privilégiés auprès du Christ. C'est en partie le sujet de la clef de voûte de la troisième travée de la nef qui représente la Charité de saint Martin (Fig. 34). Sur une clef ronde à bords ondulés, voire ourlés, comme on en rencontre beaucoup en Anjou au XIII^e siècle¹⁴⁶, composée de façon à être vue par les fidèles qui viennent de l'ouest, la scène montre Martin à cheval - la monture étant représentée avec soin et réalisme - vêtu d'une tunique et d'un manteau agrafé sous le cou par une broche en forme de fleur, identique à celle que nous avons vu sur le Christ parousiaque. Se retournant, il s'apprête à partager son manteau qu'il tient tendu de la main droite tandis qu'il a dans sa main gauche une longue épée. Contre la croupe de l'animal, se tient le mendiant dont la nudité est masquée par l'arrière-train de l'animal. Il ne porte qu'un vêtement léger sur les épaules. Levant la main gauche, sans doute pour tenir l'extrémité du manteau, il s'appuie sur un long bâton de la main droite. Son infirmité est d'ailleurs redoublée par l'attelle qui se trouve placée sous son genou droit (fig. 35). Le sculpteur, avec beaucoup d'habileté, a réussi à dépeindre ce moment particulier avec force détails sur un espace, somme toute, assez restreint. Sur un fond évidé, les protagonistes de l'épisode s'enlèvent avec beaucoup de relief et de modelé, le sculpteur n'hésitant pas à traiter en ronde bosse le pied droit

¹⁴⁰ La Vierge est aussi visible à Asnières, où elle est représentée deux fois, couronnée et en prière, ainsi qu'à Saint-Germain de Bourgueil où elle est placée tout près du Christ montrant ses plaies et des anges aux instruments de la Passion, de même qu'à Airvault, Benais, Chevire-le-Rouge... Voir P. SKUBISZEWSKI, « Le thème de la Parousie sur les voûtes de l'architecture « Plantagenêt » », art. cit., p. 130. Mais jamais elle n'est représentée de la même façon qu'à Monferran.

¹⁴¹ Le soleil pourrait être identifié ici aux festons entourant Marie. D'ailleurs, le peintre ne s'y est pas trompé puisqu'il les a rehaussés d'or.

¹⁴² La couronne semble entièrement sculptée en relief. Doit-on alors compter les fleurs de lys comme les douze étoiles du texte ?

¹⁴³ Jean WIRTH, *L'image à l'époque romane*, Paris, 1999, p. 134-140. Dans l'exégèse médiévale, c'est plutôt l'Église qui est attachée à cette Femme et, dans ce contexte, les douze étoiles renvoient aux douze tribus d'Israël et aux douze apôtres. L'assimilation de Marie à cette Femme est donc secondaire. Voir Françoise BARON, « L'Iconographie de l'Immaculée Conception dans la sculpture médiévale et moderne de Normandie », dans *Marie et la « Fête aux Normands »*. *Dévotion, images, poésie*, sous la dir. de Françoise THÉLAMON, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2018, p. 163-178.

¹⁴⁴ Marie-Louise THÉREL, *Le Triomphe de la Vierge-Église. Sources historiques, littéraires et iconographiques*, Paris, 1985. Pour l'auteure, ce thème iconographique apparaît pour la première fois au portail de la cathédrale de Senlis, vers 1175.

¹⁴⁵ P. SKUBISZEWSKI, « Le thème de la Parousie sur les voûtes de l'architecture « Plantagenêt » », art. cit., p. 125 : « La glorification de la Vierge, Épouse du Christ dans sa qualité de la Mère de l'Église, préfigure le Salut des croyants ». Il faut signaler une autre image de l'Assomption de la Vierge-Église dans l'église de Luzanet, évoquée ci-dessus, voir C. BALAGNA, « De l'ombre à la lumière : l'église Notre-Dame de Luzanet (Montréal-du-Gers) », art. cit. D'ailleurs, dans cet édifice de la fin du Moyen Âge, les clefs historiées au riche contenu sont disposées dans l'axe ouest-est, de manière à être bien visibles de la part des fidèles entrant dans le monument.

¹⁴⁶ Les clefs rondes à bords ondulés se voient à Saint-Serge d'Angers, dans la cathédrale d'Angers, à Saint-Michel de Fontevraud, à Candes-Saint-Martin ou à la Trinité de Vendôme, tandis que les clefs à contour irrégulier et bord ondulés ou ourlés sont visibles à Asnières, Saint-Michel de Fontevraud, Saint-Jean de Saumur, Saint-Serge d'Angers, Saint-Maurice de Chinon, Sazilly. Voir B. FILLION-BRAGUET, « La sculpture au XIII^e siècle dans les églises d'Anjou », art. cit., p. 241-242.

du mendiant qui sort de la clef. Sous le chapeau de Martin, le traitement du visage, très proche de celui du mendiant, voire même de Marie, est à nouveau caractéristique de notre sculpteur. Le visage du pauvre est d'ailleurs identique à celui du Christ montrant ses plaies.

Le choix de saint Martin pour évoquer le thème de la Charité n'est pas anodin. D'une part, il nous rappelle l'importance artistique de la Touraine et de l'Anjou dans le décor sculpté de l'église de Monferran-Savès et, d'autre part, il nous ramène à la cathédrale Saint-Étienne où la quatrième chapelle nord du chœur était dédiée, auparavant, à saint Martin. D'ailleurs, la chapelle est surmontée d'une clef de voûte en accord avec le vocable puisqu'on y voit saint Martin partageant son manteau. Si la scène est inversée par rapport à la clef de Monferran, les éléments qui la constituent sont quasiment les mêmes, notamment dans le traitement du cheval, dans l'attitude de saint Martin, dans le visage long et barbu du mendiant, dans la recherche de réalisme et de pittoresque, plus forte à Monferran grâce au relief accusé des figures. En revanche, stylistiquement, le sculpteur de Monferran ne doit rien à celui de la cathédrale.

Pour évaluer les conditions de la construction de l'église de Monferran-Savès, le cadre historique et l'identité des commanditaires, cette clef est fondamentale car le choix du thème nous entraîne du côté des seigneurs de Lisle. Le premier d'entre eux, seigneur temporel et spirituel, est Bertrand de Lisle, l'évêque de Toulouse. Dédier une chapelle du chœur de la cathédrale à saint Martin, c'est rappeler le lien qui unit le prélat, et sa famille, à l'évêque de Tours, mort à Candes le 8 novembre 397. En effet, l'église de l'Isle-Jourdain, qui va devenir une collégiale en 1318, est dédiée à saint Martin et a fait l'objet de donations importantes de la part de Bertrand, comme l'attestent ses deux testaments¹⁴⁷. De plus, dans le second testament de l'évêque, on lit que le jour qui a été choisi pour le renouvellement des statuts du Chapitre en 1279 et en 1280 est celui de la Saint-Martin¹⁴⁸. Enfin, nous devons signaler que l'Isle-Jourdain accueille depuis le Moyen Âge de nombreux marchés et foires dont la « Semaine de saint Martin », durant laquelle les redevances, auparavant perçues par le seigneur de Lisle, le sont désormais par le clergé de l'église de Saint-Martin¹⁴⁹. Ici aussi, la clef a un retentissement politique puisqu'elle constitue une référence claire au pouvoir des seigneurs de Lisle dont nous pouvons envisager qu'ils sont bien à l'origine de la construction de l'église actuelle.

La clef suivante, au-dessus de la quatrième et dernière travée de la nef, délaisse les références politiques pour retourner au cadre religieux et liturgique du lieu. En effet, on y a représenté Jean-Baptiste, debout et de profil, se déplaçant vers la droite, vêtu de la peau de bête traditionnelle et tenant dans la main gauche un médaillon à l'*Agnus Dei* à l'étendard qu'il désigne de la main droite (Fig. 36). De manière élégante, il dirige sa tête vers l'ouest pour faire face aux fidèles, dans la nef. Autour de lui, fleurs de lys et tiges végétales surmontées de fruits lisses ou grenus se déploient dans toutes les directions en prenant naissance derrière lui. Si le bas du corps est raté, car mal proportionné, le reste est assez réussi, notamment dans l'attitude générale et dans le beau visage du prophète, bien caractéristique du travail du sculpteur qui, on s'en rend compte, est bien l'auteur de toutes les clefs que nous venons d'analyser. Dans cette zone de l'église, on a délaissé les références complexes pour un message clair : annoncer la proximité de l'abside, celle de l'autel majeur, lieu de la célébration eucharistique et de la communion que préfigure l'agneau que l'on retrouve le plus souvent, à l'époque

¹⁴⁷ E. CABIÉ, « Testament et autres actes de l'évêque de Toulouse, Bertrand II de Lile, (XIII^e siècle) », art. cit., p. 236-237 notamment. Dans son premier testament, rédigé le 20 juin 1279, les legs en direction de l'église Saint-Martin de l'Isle-Jourdain sont les plus importants après ceux faits en direction de la cathédrale. Il fait aussi un legs en direction de l'église Saint-Martin d'Agen, p. 238. Voir aussi M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique XIII^e - XIV^e siècles, ouvr. cit.*, p. 104 qui a aussi remarqué l'importance de ces legs dans le premier testament de l'évêque, « considérablement réduits dans le second testament fait en 1285 ».

¹⁴⁸ M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique XIII^e - XIV^e siècles, ouvr. cit.*, p. 125, note 100.

¹⁴⁹ AD32, série E suppl. 1223, E suppl. 1237 entre autres.

gothique, au-dessus de l'autel principal dans le sanctuaire¹⁵⁰. C'est ici qu'on remarque aussi une autre différence par rapport aux monuments angevins que nous avons souvent cités : à Monferran, le Christ parousiaque n'est pas disposé au-dessus de l'autel majeur alors que les auteurs des programmes iconographiques « Plantagenêt » ont établi un rapport direct entre le christ de la Parousie et la liturgie eucharistique¹⁵¹.

On note ainsi une véritable progression de l'ouest vers l'est grâce aux clefs qui constituent un parcours particulièrement didactique : par l'intermédiaire de la clef aux armes de France qui évoque le contexte politique régional dans le dernier tiers du XIII^e siècle, la conquête définitive du midi par la monarchie capétienne, l'allégeance des familles seigneuriales de la Gascogne toulousaine au pouvoir français, tout en liant ce dernier, de droit divin, au roi et à la reine du Ciel, on rappelle la médiation privilégiée de Marie, image de l'Église, en direction de son Fils, en soulignant son Assomption miraculeuse. Grâce à l'intercession des saints, représentée par saint Martin, les possibilités de salut deviennent infinies. L'apôtre des Gaules et évêque de Tours est aussi le symbole de la présence des seigneurs de Lisle à Monferran-Savès. Quant à la clef ornée de la figure de saint Jean-Baptiste, elle est une étape importante dans la progression vers l'autel et vers la lumière puisque c'est la première fois, dans l'église, que nous voyons une référence, même symbolique, au Sauveur. Nous devons alors remarquer que la clef de voûte se trouve placée au même niveau que celle du Christ de la Parousie, accompagné des instruments de la Passion, dans la chapelle latérale la plus orientale de l'église. Chronologiquement, deux moments fondamentaux sont ainsi mis en relation : l'annonce du sacrifice de l'Agneau par Jean-Baptiste conduit vers le Christ de retour à la fin des Temps par le renouvellement de son don sur l'autel même si, comme cela a été dit, le Christ parousiaque de Monferran n'est pas situé au-dessus de l'autel principal¹⁵².

Dans cette relation absence/présence, il est fondamental de rappeler la fonction symbolique de la clef de voûte dans le monument gothique, remarquablement illustrée dans l'église Saint-Louis. Dans l'église, qui constitue l'image de la demeure céleste dans la pensée chrétienne, la voûte représente le Ciel, demeure du Christ, de la Vierge et des saints. Grâce à la voûte d'ogives, la clef devient le support privilégié de la représentation et du message, conduisant le fidèle à lever les yeux pour contempler cet espace physique situé à la frontière entre la terre et le ciel. D'ailleurs, en choisissant la voûte d'ogives quadripartites et donc l'idée d'une seule clef, on a fait de cette dernière l'agent incontournable de la diffusion d'un discours qui passe par l'image.

La clef de voûte située au-dessus de l'autel majeur dans l'abside polygonale doit donc être comprise comme l'apogée de ce programme iconographique. Son caractère exceptionnel se devine au travers de son sujet : l'Église terrestre, séculière, épiscopale et romaine, voie privilégiée de salut, y est représentée au travers de deux figures de prélats placés côte à côte (Fig. 37). À l'intérieur d'une clef circulaire dont le pourtour est une tige écotée entourée d'un ruban qui en laisse une partie visible, deux évêques sont debout¹⁵³. Celui de gauche, vêtu de l'aube et de la dalmatique, bénissant de la main droite et tenant une crosse à l'extrémité feuillagée de la main gauche, porte des gants et sa tête est

¹⁵⁰ Dans les églises de Pessan, de Simorre, de La Romieu, entre autres, en Gascogne centrale. C. BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale, ouvr. cit.* Remarquons aussi que les deux protagonistes de la *Déisis*, Marie et Jean-Baptiste, sont présents dans l'église, au même titre que le Christ parousiaque dans la chapelle nord. En revanche, il ne semble pas qu'on ait voulu faire référence à ce thème d'origine byzantine. Enfin, la proximité entre Marie et le Baptiste se voit également en Anjou, comme dans la cathédrale d'Angers, voir P. SKUBISZEWSKI, « Le thème de la Parousie sur les voûtes de l'architecture « Plantagenêt » », art. cit., p. 130.

¹⁵¹ P. SKUBISZEWSKI, « Le thème de la Parousie sur les voûtes de l'architecture « Plantagenêt » », art. cit., p. 137.

¹⁵² *Idem*, chapitre VIII notamment.

¹⁵³ Dès le XIII^e siècle, en Gascogne centrale, on trouve un évêque représenté sur une clef de voûte, à Saint-Christaud par exemple, au-dessus du chœur, voir C. BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale, ouvr. cit.*, mais aussi, un abbé croisé, sur la clef de voûte de la première travée de la Porterie de l'ancienne abbaye cistercienne de Planselve, à Gimont, voir C. BALAGNA, « Gimont (Gers). La Porterie de l'abbaye de Planselve et ses silos » (avec P. LABÉDAN, J. LAJOUX et J.-M. LASSURE), dans *Actes de la 6^e journée de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art de Gimont (2017)*, Auch, 2018, p. 11-26. L'abbé semble bénir de la main droite mais la clef étant assez dégradée, il est impossible de se montrer catégorique.

surmontée d'une mitre décorée des mêmes perles que celles que nous avons vues sur la couronne royale de la première clef et sur la couronne de la Vierge et de deux fleurs identiques à celles servant de fermail sur les manteaux portés par saint Martin et par le Christ parousiaque (Fig. 38). Le visage de cet évêque reprend les canons des figures sculptées par l'artiste ailleurs dans l'église.

Nous pouvons, sans trop nous tromper, identifier ce prélat comme étant Bertrand de Lisle, l'un des membres les importants et les plus influents de la famille des seigneurs de Lisle dans la deuxième moitié du XIII^e siècle. D'ailleurs, nous avons vu que Bertrand connaît Monferran puisqu'il y est venu à l'époque où il était le prévôt de la cathédrale, en 1255 ou 1256. L'analyse de la construction et de la décoration sculptée de l'église a également montré un certain nombre de similitudes avec le chœur de la cathédrale Saint-Étienne, reconstruit par Bertrand de Lisle vers 1270 environ. En outre, la chapelle axiale du chœur de la cathédrale est ornée d'une clef de voûte sur laquelle se dresse la belle figure élancée de l'évêque toulousain, dont le visage réaliste et le soin apporté à l'exactitude de la représentation sont absents de la clef monferranaise. Il semble bien, en tout cas, que cette dernière ait été inspirée par la clef toulousaine qui aurait été sculptée après la mort du prélat en 1286¹⁵⁴. S'agit-il d'un *terminus post quem* pour la construction de l'église ou, tout au moins, pour son voûtement ? L'évêque Bertrand de Lisle a-t-il participé à ce chantier ?

Sur sa gauche, on trouve un autre évêque, encore plus prestigieux puisqu'il s'agit de l'évêque de Rome, reconnaissable à la crosse à double traverse et à la tiare à triple couronne posée sur sa tête. Portant lui aussi des gants et bénissant de la main droite, le pape ne porte qu'une aube surmontée d'un long manteau agrafé sur le buste et dont l'extrémité inférieure du pan droit retombe négligemment sur l'avant-bras gauche. Le visage du prélat, l'attitude générale et les proportions du corps sont identiques à ceux de son compagnon.

Il s'agit vraisemblablement de saint Clément, pape de 92 à 99, auquel était dédiée l'église monastique située en contrebas de Monferran, dépendant de Saint-Étienne, à l'origine, si l'on peut dire, de la naissance du *castrum* au début du XIII^e siècle. Est-ce également la preuve que l'église paroissiale de Monferran, avant d'être dédiée à saint Louis, avait été placée sous le vocable de saint Clément ? Cela permettrait de faire le lien avec les deux moines qui, en dessous, sur le chapiteau-frise du piler nord situé à l'entrée du sanctuaire, tiennent à pleines mains l'énigmatique écu au lion.

La clef, qui exprime de façon remarquable la participation de l'Église tout entière au renouvellement du sacrifice du Christ, est peut-être aussi une façon de rappeler l'importance de l'autorité épiscopale toulousaine dans la partie occidentale du diocèse, marquée par des luttes de pouvoir autour de la famille des seigneurs de Lisle. C'est aussi, sans doute, une occasion de redire la prépondérance de l'Église romaine, figurée ici par l'un de ses plus illustres représentants.

Conclusion

Au terme de cette étude, deux questions fondamentales se posent : de quand date l'église et qui l'a construite ? À la première, nous pouvons proposer que l'église ait été édifée dans le dernier tiers du XIII^e siècle, peut-être entre 1271 et 1289 et ce, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, au plan architectural, il semble qu'il y ait une certaine proximité entre l'église de Monferran et les constructions toulousaines appartenant au gothique méridional ainsi qu'avec le chœur de Saint-Étienne élevé sous l'autorité de l'évêque de Toulouse, Bertrand de Lisle, à partir de 1270 et notamment, par rapport à ce dernier édifice, par l'utilisation d'assises de pierre de taille et de brique alternées.

Ensuite, le programme sculpté intérieur, et plus particulièrement le décor de la chapelle nord-est et les cinq clefs de voûte de la nef et de l'abside, atteste la connaissance de la sculpture gothique poitevine et surtout angevine du XIII^e siècle. En effet, le Christ parousiaque et les anges aux instruments de la Passion dans la chapelle latérale ne sont attestés de façon aussi manifeste que dans les monuments de l'art Plantagenêt construits et décorés avant 1270¹⁵⁵. De plus, deux clefs de voûte

¹⁵⁴ M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique XIII^e - XIV^e siècles*, *ouvr. cit.*, p. 108-109.

¹⁵⁵ P. SKUBISZEWSKI, « Le thème de la Parousie sur les voûtes de l'architecture « Plantagenêt » », *art. cit.*

possèdent une bordure ondulée ou ourlée qui est aussi caractéristique de certaines productions angevines tout à fait représentatives.

Notre sculpteur, au style aisément reconnaissable, est-il angevin ? S'agit-il d'un artiste gascon ou toulousain formé à la sculpture de style Plantagenêt ? Il est impossible de le dire car, à ma connaissance, on ne le rencontre pas ailleurs dans la région à la fin du XIII^e siècle. Il ne s'agit pas, en tout cas, d'un artiste ayant travaillé sur le chantier de Saint-Étienne puisqu'on ne retrouve pas son empreinte dans la sculpture du chœur qui est, tout entière, placée sous l'influence de la sculpture française¹⁵⁶.

Enfin, cet aspect « angevin » du décor sculpté de l'église de Monferran est peut-être en lien avec les conditions politiques de l'exercice du pouvoir dans le midi de la France depuis 1249 et l'accession au trône comtal d'Alphonse de Poitiers et surtout, depuis 1271, avec le rattachement du comté à la Couronne. Ainsi, la clef de voûte de la première travée de la nef pourrait constituer un argument chronologique pertinent et le voûtement de l'église pourrait être postérieur à cette année-là.

C'est ici qu'interviennent les seigneurs de Lisle et, parmi eux, Jourdain IV, seigneur de 1240 à 1289. Nous avons vu ci-dessus les liens étroits qu'avait pu nouer Jourdain IV avec la monarchie française, défaisant de manière franche et définitive l'alliance séculaire avec la famille comtale de Toulouse. Les liens entre Monferran et la famille de Lisle se renforcent dès 1250, puis en 1256 quand les Marestaing donnent leurs droits sur le *castrum* à Jourdain IV. N'oublions pas que celui qui en tant que prévôt du chapitre cathédral assiste à l'inféodation de Monferran faite à Jourdain IV par l'évêque de Toulouse est le propre frère de Jourdain, Bertrand, le futur évêque de Toulouse. En 1271, la domination de Jourdain IV sur Monferran est totale. Peut-être l'église a-t-elle été reconstruite à ce moment-là pour accompagner cette légitimité seigneuriale, sous l'autorité spirituelle de Bertrand, évêque de Toulouse depuis l'année précédente, et avec l'assentiment du roi de France puisque le comté de Toulouse devient, en 1271, partie intégrante du domaine royal. Cela pourrait expliquer la présence de la clef de voûte aux armes de France au-dessus de la première travée de la nef, à l'entrée de l'église.

Surtout, Jourdain IV était un proche de Charles d'Anjou, fils de Louis VIII et frère d'Alphonse de Poitiers, qu'il accompagna en Italie du sud et en Sicile en 1266. Je rappelle qu'il fut même désigné vice-roi de Sicile et qu'à son retour en France, il accompagna Philippe le Hardi dans sa lutte contre le royaume d'Aragon et qu'il obtint le titre de *miles* du roi de France. Ne serait-ce pas dans le sillage de Charles d'Anjou que Jourdain IV aurait conféré au décor sculpté de l'église de Monferran sa saveur angevine ? On pourrait ainsi expliquer cette particularité du décor sculpté de l'église que l'on ne retrouve, a priori, nulle part ailleurs dans la région.

Quant au vocable Saint-Louis qui a donné l'idée à certains que l'église était postérieure à la canonisation de Louis IX en 1297, je pense que cela n'a pas de lien direct avec la construction du monument mais qu'il s'agit d'une conséquence du rapprochement des seigneurs de Lisle avec le pouvoir royal et de la volonté d'assurer, en Gascogne toulousaine, la diffusion du culte rendu au nouveau saint¹⁵⁷. Pouvons-nous envisager que l'église était achevée en 1300 lorsque Jourdain V abandonna tous ses droits sur le *castrum* de Monferran aux Marestaing ? Oui, car tout à l'intérieur, dans le domaine du décor sculpté, évoque la participation des seigneurs de Lisle à la reconstruction de l'édifice religieux venu remplacer la première église.

Cela nous amène donc à la seconde question à laquelle je viens en partie de répondre en proposant que l'église ait été commanditée par la famille de Lisle, au moment où le *castrum* de Monferran devient une de leurs possessions les plus stratégiques dans leur désir d'extension territoriale.

¹⁵⁶ M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique XIII^e - XIV^e siècles*, *ouvr. cit.* Au plan architectural, le chœur à double déambulatoire pourrait être une citation du chœur de Saint-Denis et dans le domaine du voûtement, les rapprochements avec l'architecture d'Ile-de-France sont tout aussi manifestes.

¹⁵⁷ S'agit-il de la première église du midi de la France dédiée au roi de France canonisé ?

Une première hypothèse paraît à la fois très séduisante mais aussi très difficile à prouver, celle d'une participation à la construction de Bertrand de Lisle, lequel connaît Monferran pour y être venu en 1255 ou 1256 et pour avoir arbitré, en 1265, entre autres, le différend entre les Marestaing et son frère. Deux obstacles se dessinent : d'une part, rien dans l'édifice, en dehors de quelques analogies architecturales, ne semble montrer la participation au chantier d'un maître d'œuvre ou d'ouvriers venus du chantier de construction du chœur de la cathédrale toulousaine. De même, dans le domaine du décor sculpté, rien n'autorise à imaginer que des sculpteurs français ayant œuvré dans le chœur toulousain aient été présents à Monferran. D'autre part, dans aucun des deux testaments rédigés par Bertrand on ne trouve la mention d'une quelconque donation à cette église de la Gascogne toulousaine. Seule la contemporanéité entre les deux chantiers peut expliquer que l'église de Monferran ait pu bénéficier, ponctuellement, du rayonnement du chœur de la cathédrale Saint-Étienne, œuvre du frère cadet du seigneur de Lisle.

Il faut donc plutôt envisager que la construction de l'église de Monferran soit due à Jourdain IV. Son long règne à la tête de la seigneurie, la place stratégique du *castrum* de Monferran au sein de ses possessions, sa proximité avec l'Église toulousaine et surtout avec la monarchie autorisent cette proposition. Si M. Mousnier parle de Jourdain IV comme d'un rassembleur, peut-être pouvons-nous ajouter à ce qualificatif celui d'instigateur ou de propagateur et ce, dans le domaine artistique. En effet, Jourdain IV a fondé, en 1288, le couvent des Cordeliers de l'Isle-Jourdain¹⁵⁸. En cette fin du XIII^e siècle, à l'instar d'autres seigneurs régionaux, son action de mécène ou de commanditaire s'exerce dans le domaine de l'art religieux, à la fois dans la ville de l'Isle-Jourdain, centre de ses possessions, et dans la vallée de la Save, au cœur du territoire que revendiquent et cherchent à annexer les seigneurs de Lisle.

Surtout, l'église de Monferran-Savès apparaît désormais comme un jalon capital dans l'implantation et la diffusion de l'art gothique dans la Gascogne toulousaine dans la deuxième moitié du XIII^e siècle. Architecturalement, elle témoigne du succès du style gothique méridional né vers 1200, à la fois marqueur régional d'un art nouveau mais aussi symbole d'une Église romaine toute-puissante dont le siège épiscopal toulousain et les couvents des Mendians sont des relais fidèles et zélés.

Dans le domaine du décor sculpté, l'église occupe une place tout aussi essentielle par la qualité générale des œuvres conservées et par l'originalité des références artistiques, non pas issues du monde francilien mais de l'ouest de la France, principalement de l'Anjou. C'est peut-être le résultat des liens qu'a pu nouer Jourdain IV avec Charles d'Anjou même s'il reste, bien sûr, à expliciter les conditions de l'adoption de cette mode angevine et les mécanismes économiques, artistiques, humains qui en sont à l'origine.

Enfin, on aura noté l'importance extraordinaire du rôle que joue dorénavant la clef de voûte dans l'art gothique. Outre la fonction technique qu'elle possède, les exemples que constituent les clefs de voûte de la chapelle nord-est, de la nef et de l'abside de l'église de Monferran montrent combien elle a été utilisée comme un support privilégié accompagnant la réflexion dogmatique du clergé, notamment autour des thèmes de l'espérance en la rédemption et dans le salut. Comme les clefs qui célèbrent les thèmes eschatologiques de la Parousie et du Jugement dernier, entre autres, qu'on trouve dans la sculpture angevine du XIII^e siècle, celles de l'église monferranaise, par leur diversité et leur qualité, par leur disposition dans l'édifice qui ne doit rien au hasard, par le caractère politique et historique du message qu'elles contribuent à transmettre, par le lien qui est parfois le leur avec le reste du décor, notamment les consoles, témoignent de la capacité des commanditaires et des artistes à extraire le caractère artistique de la clef du cadre des grands monuments séculiers et réguliers contemporains pour l'inscrire dans les sanctuaires les plus modestes, dans les églises de paroisses qui

¹⁵⁸ C. BALAGNA, « Autour de quelques éléments lapidaires censés provenir de l'ancien couvent des Cordeliers de l'Isle-Jourdain », dans *Isle Était*, n° 30, publication du Groupe Lislois de Recherches Archéologiques et Historiques, 2019, p. 17-48.

jouent parfois, à l'échelle locale, un rôle majeur¹⁵⁹. Au cœur de la Gascogne toulousaine, toutes les conditions sont donc réunies pour que, dans le dernier tiers du XIII^e siècle, deux fortes personnalités, de plus frères au sein de la puissante famille des seigneurs de Lisle, concourent à faire de l'église du *castrum* de Monferran l'illustration de leur puissance respective.

¹⁵⁹ La clef de voûte qui se trouve au-dessus de la seconde travée de la Porterie de l'abbaye cistercienne de Planselve, à Gimont, a dû être particulièrement réussie. Malheureusement, elle est aujourd'hui dans un très mauvais état de conservation. Néanmoins, on distingue encore, au centre de la clef, le Christ assis. Peut-être était-il en train de montrer ses plaies ? Autour de lui, deux anges dont on aperçoit encore une partie du corps tiennent un grand linge tendu derrière le Christ. Stylistiquement, l'œuvre n'a rien à voir avec la sculpture de Monferran. Nous sommes sans doute là dans la première moitié du XIV^e siècle.

Illustrations

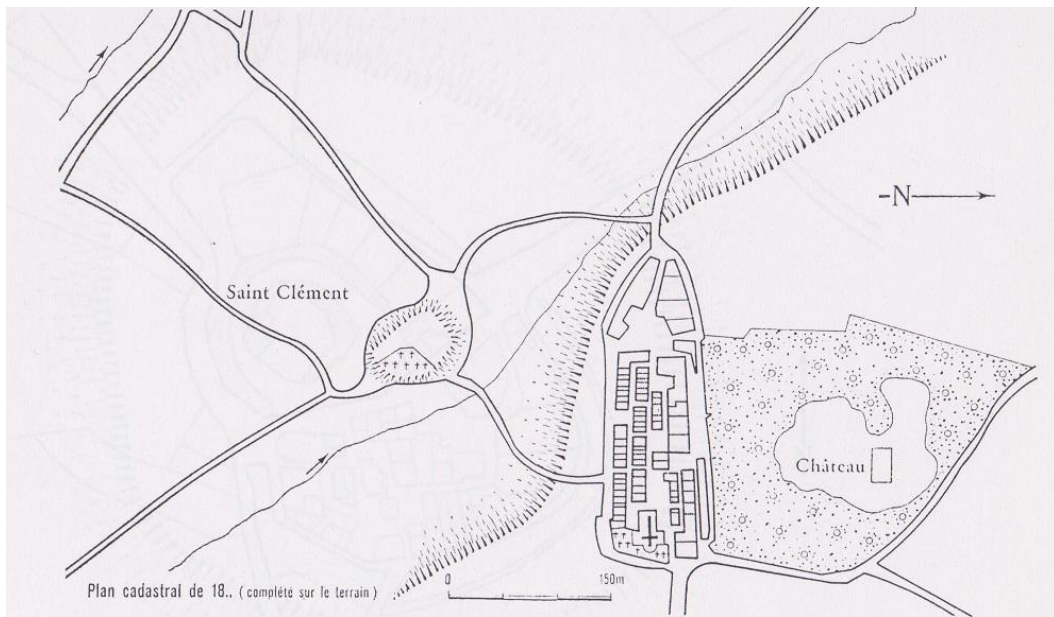


Fig. 1 : Monferran-Savès, plan cadastral du XIX^e siècle, dans Benoît CURSENTE, *Les castelnaux de la Gascogne médiévale*, Bordeaux, 1980, p. 184

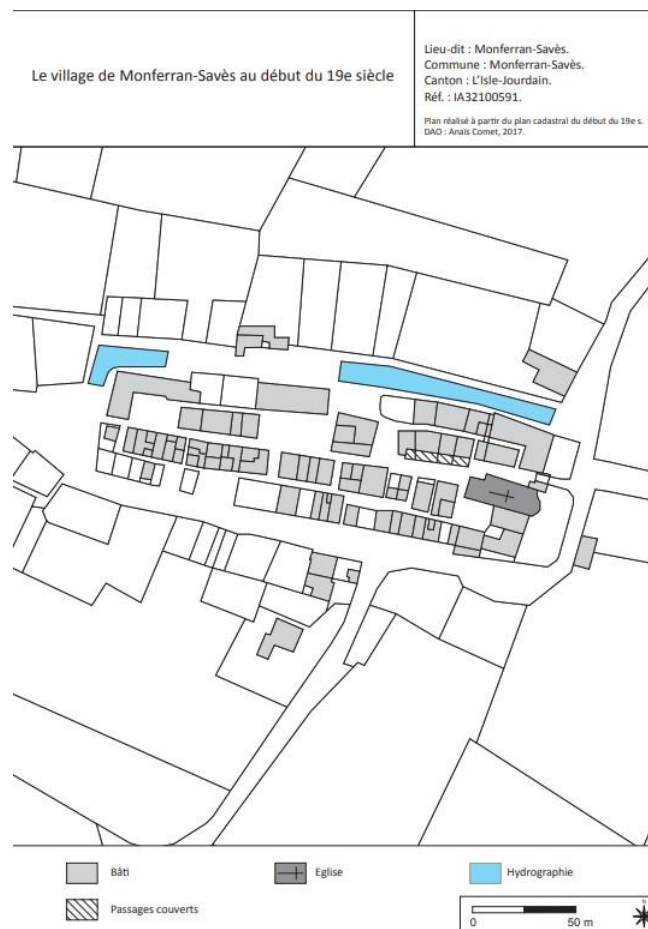


Fig. 2 : Le village de Monferran-Savès au début du XIX^e siècle (A. Comet)



Fig. 3 : Les fortifications de Monferran-Savès (A. Comet)

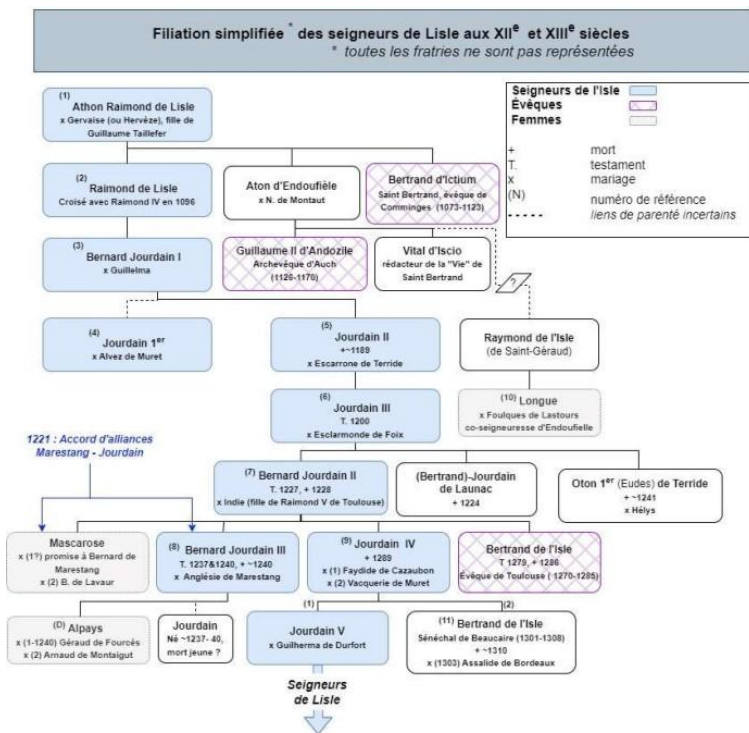


Fig. 4 : Tableau de filiation des seigneurs de Lisle (XII^e-XIII^e siècles), dans Guillaume TERRASSON, « Marestaing, première commanderie templière gersoise. Les Templiers en vallée de Save aux XII^e et XIII^e siècles », dans B.S.A.G., 2023, p. 360.

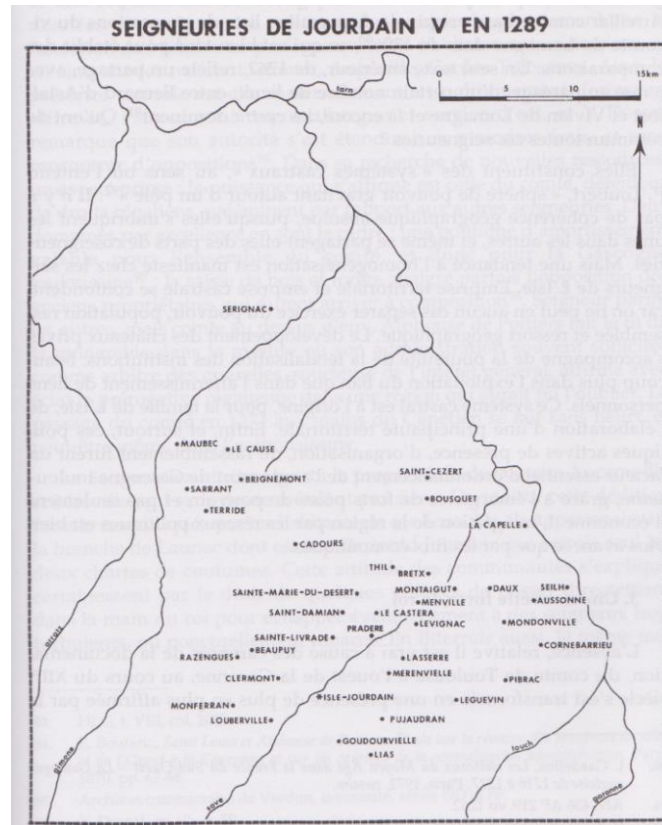


Fig. 5 : Les seigneuries de Jourdain V en 1289, dans Mireille MOUSNIER, *La Gascogne toulousaine aux XII^e-XIII^e siècles. Une dynamique sociale et spatiale*, Toulouse, 1997, p. 397.

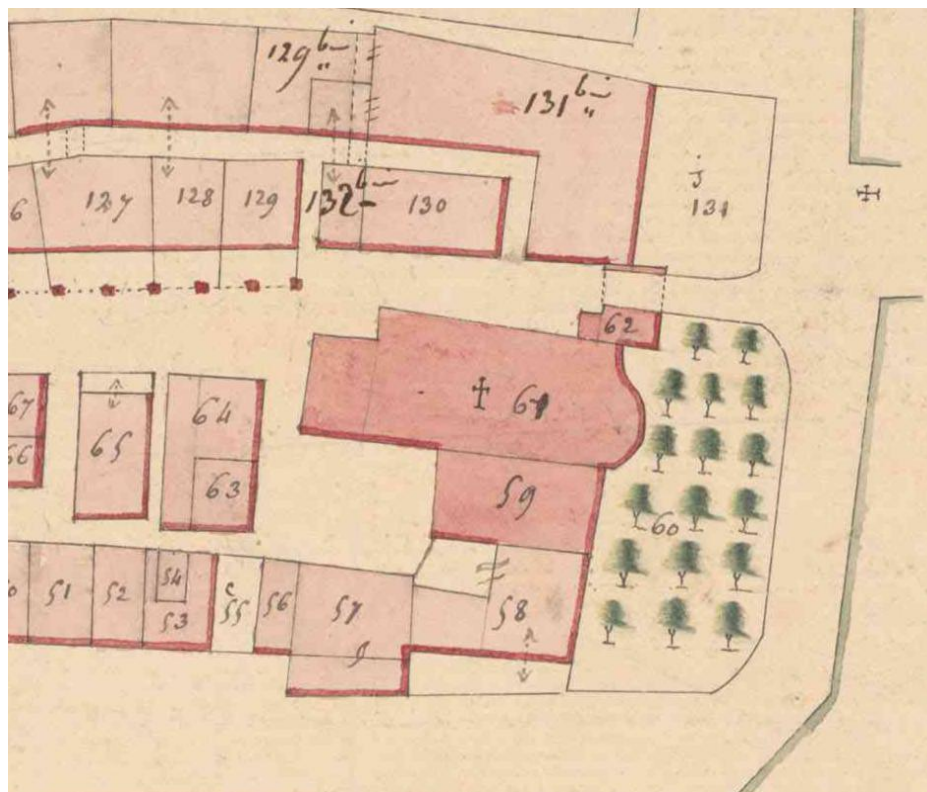


Fig. 6 : AD32, Monferran-Savès, plan cadastral napoléonien, sans date, détail. (Cl. C. Balagna)

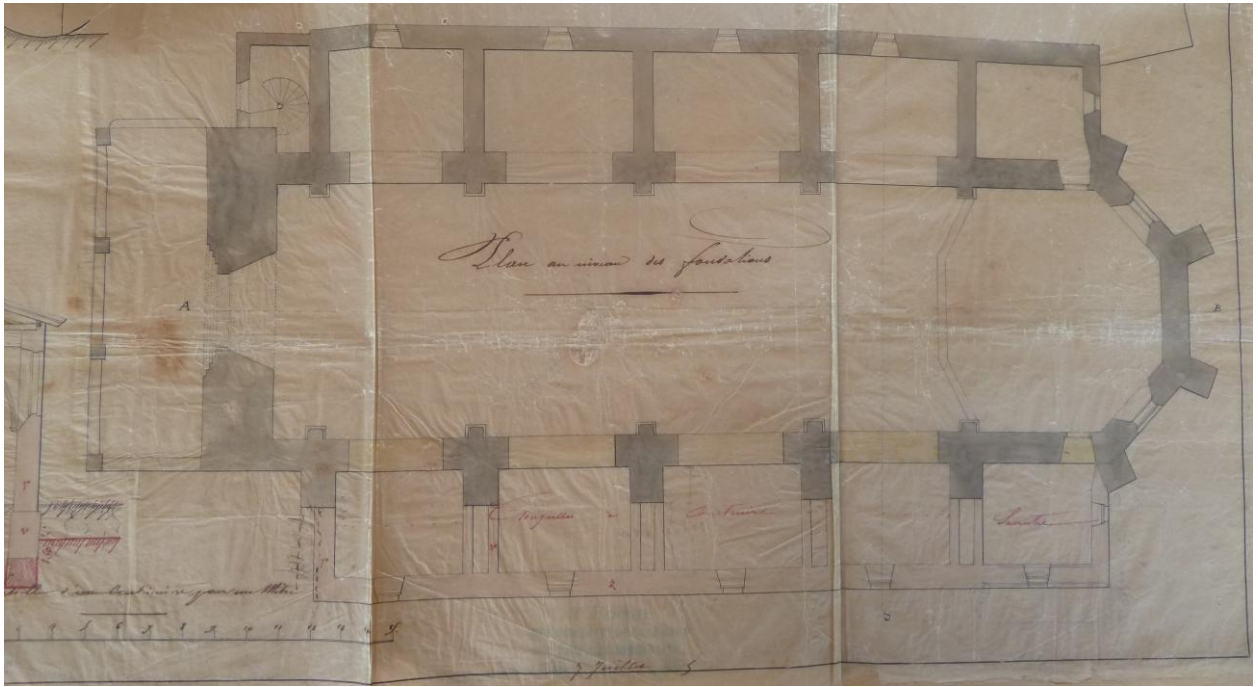


Fig. 7 : AD32, série V 269, plan de l'église établi en 1854 avec les nouvelles chapelles et sacristie (Cl. C. Balagna)

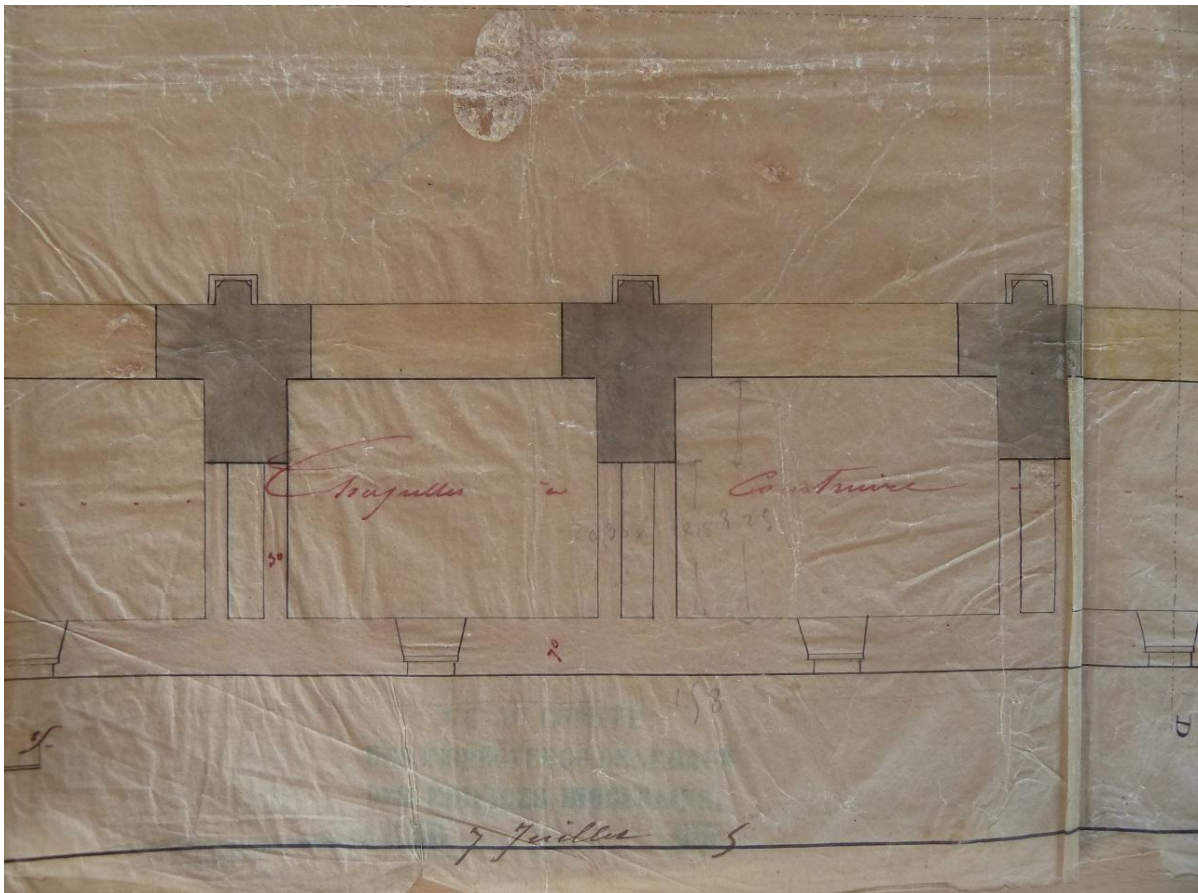


Fig. 8 : AD32, série V 269, plan de l'église établi en 1854 avec les nouvelles chapelles, détail (Cl. C. Balagna)

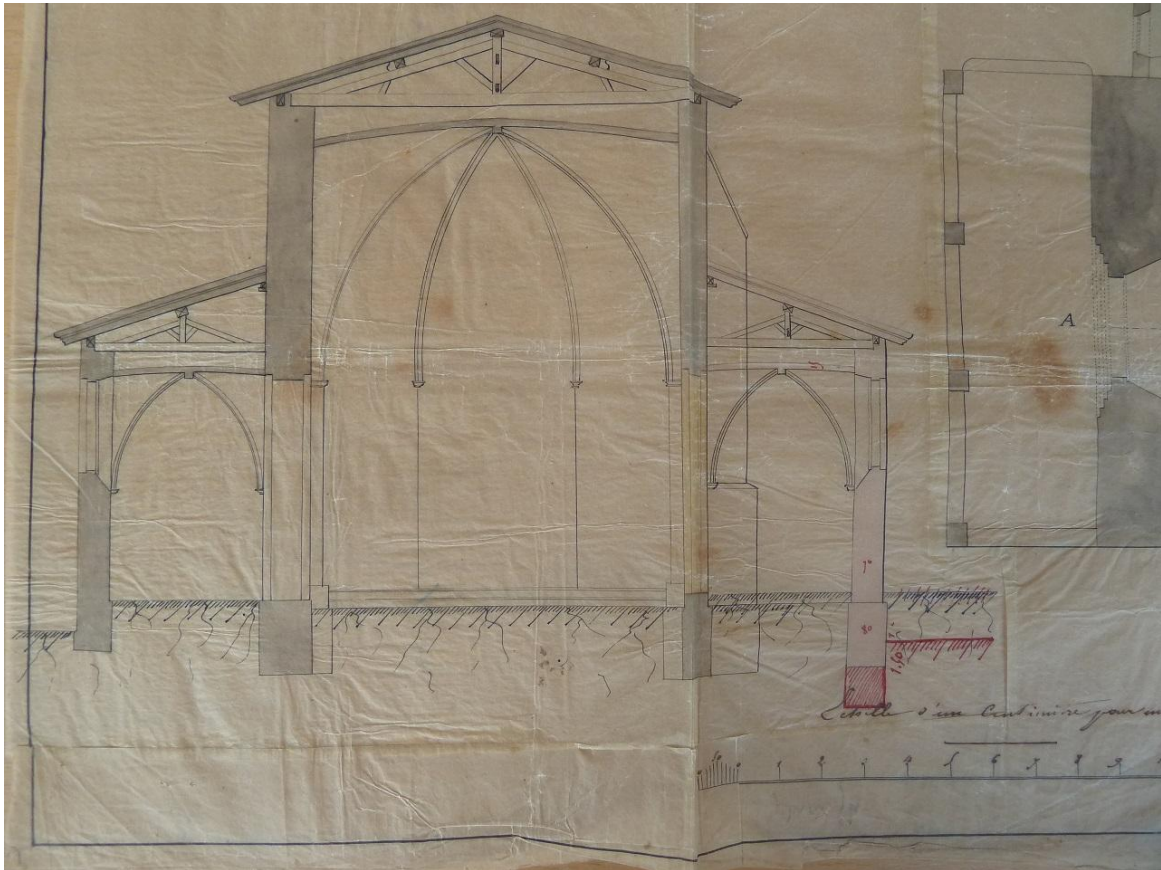


Fig. 9 : AD32, série V 269, coupe transversale de l'église établie en 1854. (Cl. C. Balagna)

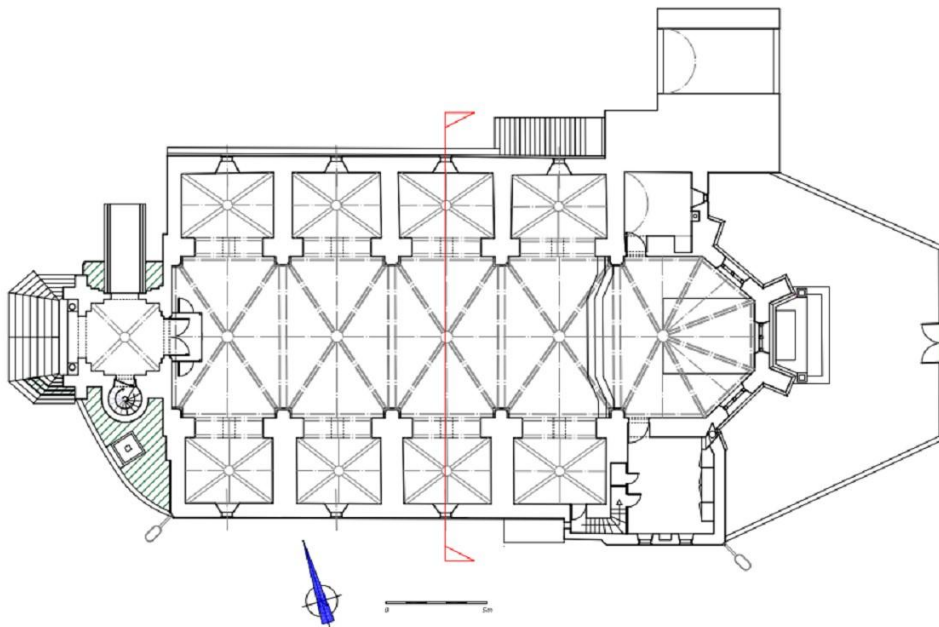


Fig. 10 : Monferran-Savès, église paroissiale, plan au sol (Relevé de P. Cadot).



Fig. 11 : Monferran-Savès, église paroissiale, vue intérieure vers l'est (Cl. C. Balagna)



Fig. 12 : Monferran-Savès, église paroissiale, le support de droite de l'entrée du chœur, détail (Cl. C. Balagna)



Fig. 13 : Monferran-Savès, église paroissiale, pilier nord entre la 1^{ère} et la 2^e travée, détail
(Cl. C. Balagna)



Fig. 14 : Monferran-Savès, église paroissiale, pilier d'angle nord-ouest et détail du voûtement
(Cl. C. Balagna)



Fig. 15 : Monferran-Savès, église paroissiale, première chapelle nord, détail du voûtement (Cl. C. Balagna)



Fig. 16 : Monferran-Savès, église paroissiale, élévation nord de l'église, vue partielle (Cl. C. Balagna)



Fig. 17 : Monferran-Savès, église paroissiale, élévation nord de l'église, détail (Cl. C. Balagna)



Fig. 18 : Monferran-Savès, église paroissiale, élévation sud de l'église, détail (Cl. C. Balagna)



Fig. 19 : Toulouse, cathédrale Saint-Étienne, détail du chevet (Cl. C. Balagna)



Fig. 20 : Monferran-Savès, église paroissiale, console sud du chœur (Cl. C. Balagna)



Fig. 21 : Monferran-Savès, église paroissiale, chapiteau sud du chœur (Cl. C. Balagna)



Fig. 22 : Monferran-Savès, église paroissiale, chapiteau nord du chœur (Cl. C. Balagna)



Fig. 23 : Monferran-Savès, église paroissiale, chapiteau nord du chœur, détail (Cl. C. Balagna)



Fig. 24 : Monferran-Savès, église paroissiale, la console située à gauche du pan d'axe (Cl. C. Balagna)



Fig. 25 : Monferran-Savès, église paroissiale, la console située à droite du pan d'axe (Cl. C. Balagna)



Fig. 26 : Monferran-Savès, église paroissiale, chapelle Saint-Louis, la clef de voûte (Cl. C. Balagna)



Fig. 27 : Monferran-Savès, église paroissiale, chapelle Saint-Louis, la première console (Cl. C. Balagna)



Fig. 28 : Monferran-Savès, église paroissiale, chapelle Saint-Louis, la deuxième console (Cl. C. Balagna)



Fig. 29 : Monferran-Savès, église paroissiale, chapelle Saint-Louis, la troisième console (Cl. C. Balagna)



Fig. 30 : Monferran-Savès, église paroissiale, chapelle Saint-Louis, la quatrième console (Cl. C. Balagna)



Fig. 31 : Monferran-Savès, église paroissiale, première chapelle nord, la console sud-est
(Cl. C. Balagna)



Fig. 32 : Monferran-Savès, église paroissiale, clef de voûte de la première travée de la nef
(Cl. C. Balagna)



Fig. 33 : Monferran-Savès, église paroissiale, clef de voûte de la deuxième travée de la nef
(Cl. C. Balagna)



Fig. 34 : Monferran-Savès, église paroissiale, clef de voûte de la troisième travée de la nef
(Cl. C. Balagna)



Fig. 35 : Monferran-Savès, église paroissiale, clef de voûte de la troisième travée de la nef, détail
(Cl. C. Balagna)



Fig. 36 : Monferran-Savès, église paroissiale, clef de voûte de la quatrième travée de la nef
(Cl. C. Balagna)



Fig. 37 : Monferran-Savès, église paroissiale, clef de voûte de l'abside (Cl. C. Balagna)



Fig. 38 : Monferran-Savès, église paroissiale, clef de voûte de l'abside, détail (Cl. C. Balagna)